

A la recherche d'Icosium

In: Antiquités africaines, 2, 1968. pp. 7-54.

Citer ce document / Cite this document :

Le Glay Marcel. A la recherche d'Icosium. In: Antiquités africaines, 2, 1968. pp. 7-54.

doi : 10.3406/antaf.1968.888

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/antaf_0066-4871_1968_num_2_1_888

A LA RECHERCHE D'ICOSIUM*

par

Marcel LE GLAY

C'est le Père Hardouin qui, le premier, proposa d'identifier *Icosium* à Alger. A la suite de quoi le docteur Shaw, qui en 1832 habitait Alger en qualité de chapelain du Consulat d'Angleterre, commença à rassembler les documents et les preuves, pour affirmer que la ville des Corsaires correspondait bien à l'antique *Icosium*. Depuis lors, l'identification n'a plus été remise en cause. Et les savants, les uns amateurs, les autres professionnels — parmi eux on retiendra en particulier les noms de Berbrugger, de Devoux, de Gavault, de S. Gsell et de L. Leschi — se sont mis patiemment à l'affût de toutes les Antiquités qui sortaient du sol d'Alger à l'occasion des travaux de démolition et de construction entrepris depuis l'installation française en 1830 pour essayer de retrouver le contact avec le passé.

Comme il arrive pour beaucoup de villes, le livre de l'histoire d'Alger s'ouvre sur une légende. Non pas un merveilleux conte de fées ou une fantastique légende mythologique. Mais une méchante histoire d'abandon et de jalousie. C'est un grammairien de la seconde moitié du III^e siècle de notre ère, Solin, qui l'a rapportée : « Hercule passant en cet endroit fut abandonné par vingt hommes de sa suite, qui y choisirent l'emplacement d'une ville dont ils élevèrent les murailles ; et, afin que nul d'entre eux ne pût se glorifier d'avoir imposé son nom particulier à la nouvelle cité, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait le nombre de ses fondateurs » (Solin, XXV, 17). Ainsi d'*eikosi*, qui en grec veut dire vingt, viendrait *Icosium*. Cette étymologie est évidemment absurde. Nous verrons tout à l'heure qu'il y a peut-être quand même quelque chose à tirer de la légende. Pour le moment n'en retenons que l'insistance des compagnons d'Hercule à chercher et à choisir un emplacement pour y fonder une ville. Ce qui est bien naturel d'ailleurs. Car dans l'histoire d'une ville, de sa fondation, et de son développement, le problème du site est fondamental. Les géographes le disent. Et les historiens le savent.

*Ce texte est le développement d'une conférence-visite organisée au musée Stéphane-Gsell d'Alger en 1959. Comme il s'agissait avant tout de « présenter » les monuments rassemblés dans le musée, ce sont eux, considérés comme documents de l'histoire ancienne d'Alger, qui constituent la trame de cette étude, dont on n'a nullement voulu faire une monographie. L'insuffisance des matériaux ne permet pas de nourrir une telle ambition. D'ailleurs, étant donné la pauvreté des sources littéraires, c'est seulement à la lumière des découvertes archéologiques et épigraphiques, sorties des fouilles occasionnelles effectuées à Alger, qu'on peut se mettre à la recherche d'*Icosium*.

Une salle, située à droite de l'entrée du Musée, contient maintenant les principaux monuments provenant d'Alger.

Les numéros, imprimés en caractères gras, renvoient à la fois aux numéros de la notice sur Alger, rédigée par S. Gsell dans son *Atlas Archéologique de l'Algérie*, f^o 5, n^o 12, et aux numéros de la carte, reproduite ici, dans cette étude.

Les nouvelles appellations des rues telles qu'elles figurent sur le guide et plan d'Alger (édition C.R.I.C., 1965, la seule actuellement connue) sont indiquées entre parenthèses, la première fois où ces rues sont citées.

Le site d'Alger

Je n'insisterai pas outre mesure sur le site d'Alger. R. Lespès a consacré aux conditions naturelles qui ont entouré son choix un livre important, qui épuise pratiquement le sujet ¹.

Chacun sait d'ailleurs que le déterminisme géographique a joué dans la fixation du site et dans l'histoire du développement de la ville un rôle à la fois important et fragile. Un rôle important au départ, lors de la fondation du premier établissement humain, de l'époque historique, s'entend. Un rôle fragile ensuite, dans le passage de l'état de cité au rang de capitale ; ce n'est ni la structure de la côte, ni celle du sol, ni la présence des crêtes parallèles à cette côte, dont elles sont trop proches, qui ont créé les conditions favorables à l'installation et au développement d'une tête de ligne ou d'un carrefour commercial, d'une forteresse militaire ou d'une capitale politique, bref qui ont facilité l'extension d'une grande ville. Il a fallu pour assurer le développement d'Alger un concours de circonstances historiques, politiques, administratives assez exceptionnel.

Mais pour expliquer la fixation du site de la ville, il est inutile de faire intervenir des raisons aussi subtiles. L'histoire et la géographie, conjuguant leurs données, suffisent.

Le facteur historique, c'est en l'occurrence l'impérialisme carthaginois. A la recherche de l'or du Soudan d'une part ², d'autre part de l'argent d'Espagne et de l'étain des Iles Cassitérides ³, dont les routes aboutissaient près de l'embouchure du Guadalquivir, à Tartessos (Tarsis), Carthage entreprit d'installer de point en point une série de relais, qui d'est en ouest s'échelonnaient sur les côtes méridionales de la Méditerranée à des distances qui, variant entre 25 et 45 km, représentaient le chemin que pouvait parcourir quotidiennement une balancelle. Ce sont les fameuses « échelles puniques », où les navigateurs pouvaient trouver asile, s'assurer un ravitaillement et troquer leurs marchandises. M. Pierre Cintas en a dressé la liste depuis Carthage jusqu'à l'embouchure de la Moulouya ⁴ et récemment lui-même et d'autres après lui en ont cherché la trace sur les côtes marocaines ⁵. La chronologie de ces comptoirs fait l'objet de savantes discussions, dans le détail desquelles il n'y a pas lieu d'entrer ici. Les Phéniciens les ont-ils fréquentés avant les Puniques ? C'est possible. Constatons simplement qu'aucune tombe punique du littoral algéro-marocain n'a pu jusqu'ici être datée avant la fin du VI^e siècle av. J.-C., la plus ancienne étant d'ailleurs proche d'Alger ; c'est le grand caveau qui gît au milieu du port de Tipasa ⁶.

Mais pour fonder un relais, installer une échelle punique, encore faut-il que les conditions naturelles s'y prêtent, c'est-à-dire qu'il existe un bon mouillage, à l'abri soit d'une île, soit d'un cap, soit encore d'un estuaire. Ici intervient donc le facteur géographique. Entre *Rusguniae*, l'actuel Cap Matifou, dont le nom trahit à lui seul l'origine punique et le rôle déterminant joué par le relief ⁷ et Tipasa, où des vestiges de

¹ LESPES (R.), *Alger. Etude de géographie et d'histoire urbaines*, Coll. du Centenaire de l'Algérie, 1930.

² Voir CARCOPINO (J.), *Le Maroc, marché punique de l'or (V^e-III^e s. av. J.C.) dans le Maroc Antique*, pp. 73-163. Sur le périple d'Hannon, qui sert de base à ce mémoire, voir récemment GERMAIN (G.), *Qu'est-ce que le Périple d'Hannon ? document, amplification littéraire ou faux intégral ?* Hespéris, 1957, pp. 205-248. L'auteur dénie à ce texte qui « est pour les trois quarts un exercice de médiocre littérateur » toute valeur documentaire.

³ Voir en dernier lieu RAMIN (J.), *Le problème des Cassitérides et les sources de l'étain occidental depuis les temps protohistoriques jusqu'au début de notre ère*, Paris, Picard, 1965.

⁴ *Fouilles puniques à Tipasa*, R. Af., t. 92, 1948, p. 271 ss. Voir récemment VUILLEMOT (G.), *Reconnaissance aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, 1965.

⁵ *Contribution à l'étude de l'expansion carthaginoise au Maroc*, Publi. Inst. Hautes Et. marocaines, t. 56, 1954. En dernier lieu, JODIN (A.), *Mogador, comptoir phénicien du Maroc atlantique*, Rabat, 1966.

⁶ CINTAS (P.), *Fouilles puniques à Tipasa, I.I.*, p. 281. Des poteries des VII^e-VI^e s. ont cependant été trouvées dans des tombes, de l'île de Rachgoun, par exemple : voir VUILLEMOT (G.), *op. l.*, p. 664.

⁷ Voir de même *Rusicade* (Philippeville), *Rusazus* (Port-Gueydon), *Rusuccuru* (Dellys). La syllabe initiale *Rus* est toujours une indication importante.

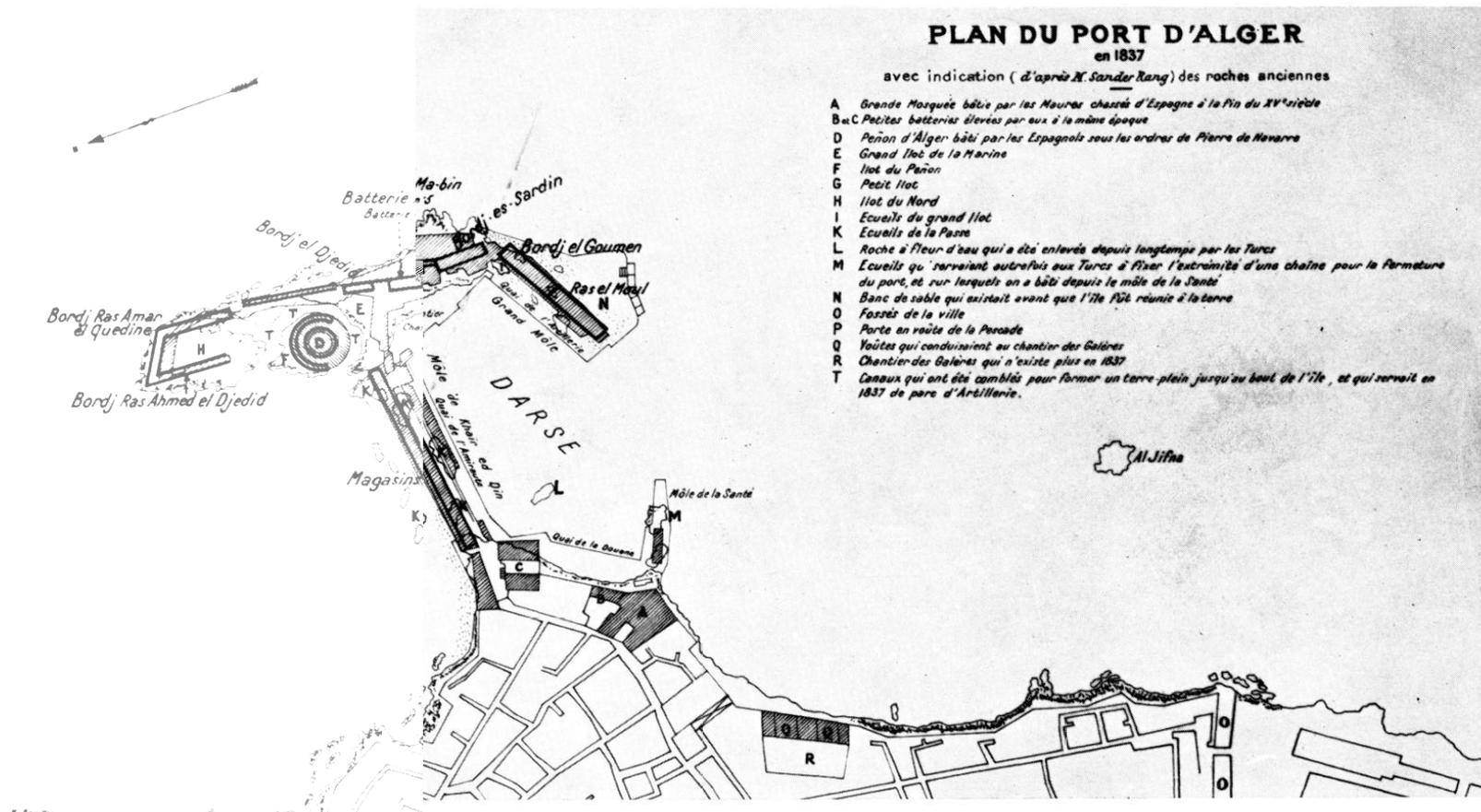


FIG. 1. Plan du port d'Alger en 1837.

l'occupation carthaginoise étaient apparents, avant même que les fouilles récentes de M. P. Cintas et du colonel Baradez ne vinssent montrer l'importance du site punique, il y a plus de 80 km. Cette distance exige un relais. Or il se trouve précisément dans le golfe, qui vers l'ouest suit le Cap Matifou, un site particulièrement intéressant pour les Carthaginois.

Il réunit en effet les meilleures conditions pour constituer une escale (fig. 1). C'est-à-dire, entre une plage battue par les vagues — le rivage de Bab-el-Oued — et une baie exposée aux vents du nord et de l'est — la baie de l'Agha — quatre îlots formant une sorte de T, peu éloignés de la terre, constituant du côté du sud un excellent mouillage pour les bateaux et en même temps une position facile à défendre. Ajoutons à cela qu'en face, sur la terre ferme, se trouve à 250 m de là un promontoire, une véritable acropole naturelle, où il est toujours possible de se réfugier en cas de nécessité, et d'où la vue domine toute la baie. Une vue admirable d'ailleurs, que Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'a pas hésité à comparer à celle que l'œil découvre sur la baie de Naples « de la belle colline du Pausilippe ». Cette combinaison naturelle du promontoire élevé et des îlots délimitant une aiguade bien abritée devait être un site propre aux établissements humains : il constituait, en tout cas, comme l'a bien vu S. Gsell, « un site vraiment phénicien »¹. Là se trouvaient donc réunis tous les éléments naturels propres à l'établissement d'une escale, aussi bien que d'un nid de pirates d'ailleurs. Ajoutons que les matériaux de construction ne manquaient pas dans le massif de la Bouzaréa, dont les calcaires peuvent fournir de bons moellons, ni dans les environs d'Alger, où abondent les terres à brique, et qu'enfin, l'eau ne faisait pas défaut². Le comptoir pouvait se développer facilement en cité portuaire.

Le comptoir punique d'*Ikosim*

Mais revenons au comptoir punique, c'est-à-dire aux origines mêmes d'Alger. A la vérité nous ne savons pas grand'chose d'elles. Nous en savons tout de même un peu plus que Stéphane Gsell qui en 1918, alors qu'il rédigeait son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, ne trouvait dans son dossier que la légende rapportée par le grammairien Solin et une **stèle punique**, dont on n'est même pas sûr qu'elle n'ait pas été apportée dès l'antiquité de Cap Matifou ou d'ailleurs (fig. 2). Elle a été trouvée à Alger, rue du Vieux Palais (24). Brisé en bas, ce petit monument se présente comme une façade de sanctuaire qui comprend deux parties : un fronton triangulaire et une entrée taillée en forme de niche cintrée, le fronton et l'arcade étant supportés par deux colonnes à chapiteaux dits éoliens³.

Sur le fronton est sculptée une rosace à six raies, sommée d'un croissant lunaire aux cornes descendantes, ce qui suffirait à dater la stèle de l'époque punique. Ces symboles astraux, qui évoquent le monde céleste des dieux et plus particulièrement les grandes divinités carthagoises, Tanit et Ba'al-Hammon, qui règnent sur le monde mais d'une manière plus directe sur la lune et le soleil, séjour des âmes bienheureuses, sont flanqués à gauche du signe dit de Tanit et à droite d'une guirlande en forme de caducée. Sous l'arcade, dont l'archivolte est décorée de feuilles de lierre — ou de vigne — la dédicante debout présente ses offrandes ; dans la main gauche elle tient un vase qui paraît être un alabastré, c'est-à-dire un vase à parfums.

Devant cette pénurie de documents, S. Gsell écrivait avec sa prudence coutumière : « Si les Phéniciens ou les Carthaginois occupèrent *Rusguniae*, ils se fixèrent sans doute aussi en face, à *Icosium* (Alger) : les deux ports pouvaient tour à tour les abriter, l'un étant à couvert des vents d'est, l'autre des vents d'ouest,

¹ *Hist. Anc. Af. N.*, t. 2, p. 159.

² Voir LESPES (R.), *op. l.*, p. 54 ss.

³ DOUBLET *Musée d'Alger*, pp. 28, 67 ; pl. IV ; fig. 3. Pierre. Dimensions : haut : 0,68 ; larg. : 0,43 ; épais. : 0,14.



FIG. 2. Stèle punique.

plus redoutables. Alger doit son nom arabe, El-Djezaïr, à des îlots, très voisins de la terre, à laquelle ils sont rattachés aujourd'hui : c'était là un site vraiment phénicien. Du reste, aucune preuve ne corrobore ces inductions »¹.

¹ *Op. I.*

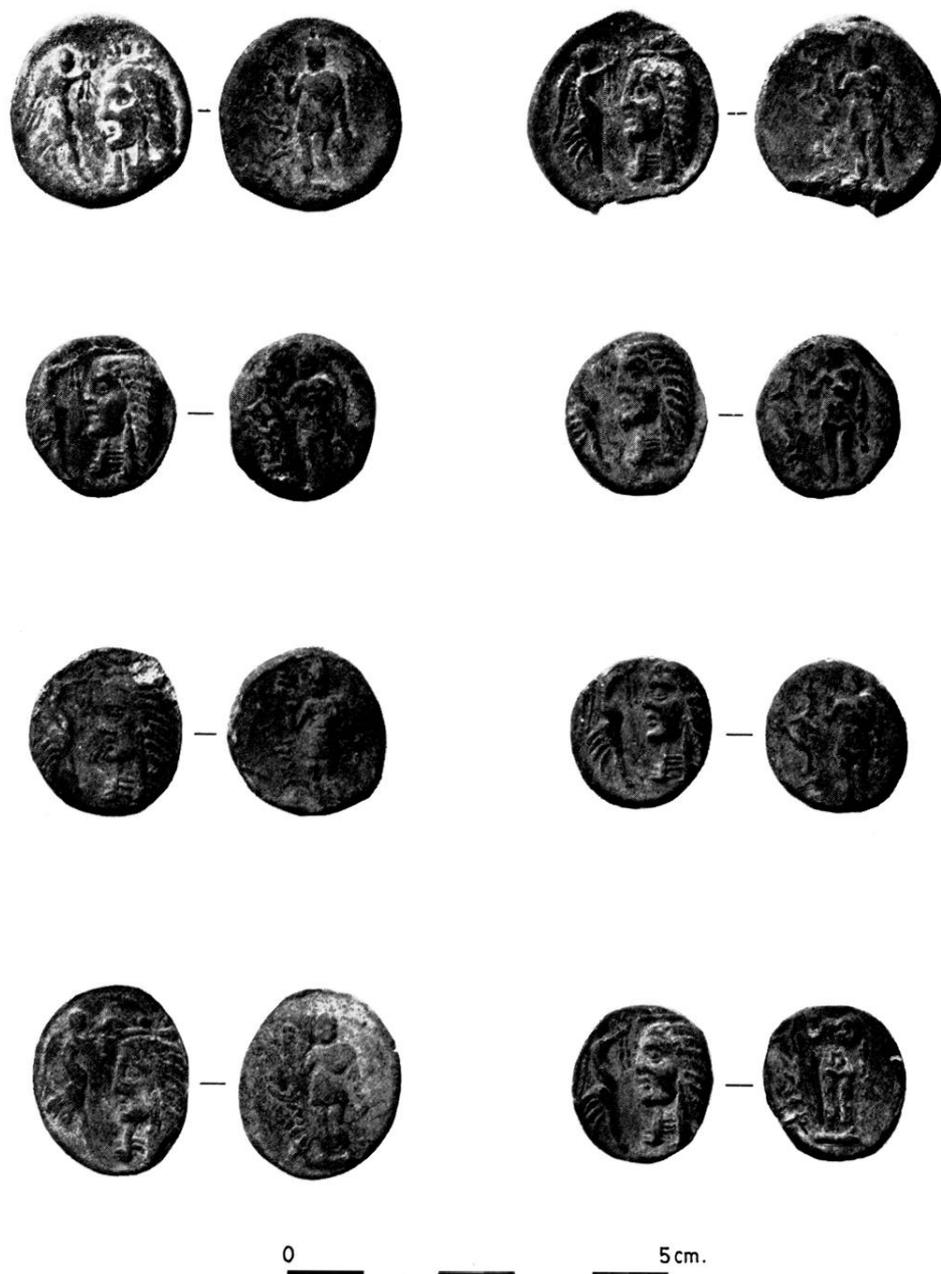


FIG. 3. Monnaies puniques.

A cet ex-voto punique, S. Gsell aurait dû ajouter un **sarcophage** en pierre, découvert en 1868 dans le jardin Marengo (36). Ce sarcophage, monolithe, long de 2,39 m, haut de 0,82 m, était en partie engagé dans un caveau creusé dans le rocher¹. Couvert de deux dalles, il contenait : un anneau d'or de 7 mm de diamètre, qui servait probablement de monture à une amulette (scarabée) — un bijou fait d'un fil d'or enroulé en spirale (12 mm), sans doute un élément de collier — une amulette égyptienne figurant Anubis

¹ BERBRUGGER (A.), *R. Af.*, t. 12, 1868, pp. 134-138 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 407-411.

à tête de chacal, en terre émaillée (haut. 6 mm) ; percée d'un trou latéral, elle devait appartenir à un collier ; le dieu, gardien des tombeaux, est représenté assis, les mains posées sur les genoux ¹ — un fragment d'une autre amulette — des fragments d'anneaux en verre bleu (provenant d'un collier) — des fragments de perles en verre avec décor jaune et rouge. Enfin un vase en terre cuite a été trouvé près du sarcophage : haut de 0,18 m ; diam. 0,12, à bec pincé et à anse. Il s'agit sans aucun doute d'un tombeau punique, dans lequel on avait accumulé les bijoux et les amulettes, selon la coutume des Carthaginois.

Cette preuve qui manquait à Gsell et dont l'absence l'obligeait à s'en tenir à un pressentiment phénicien, une découverte effectuée en novembre 1940 dans le quartier de la Marine est venue nous l'apporter.

Il s'agit de 158 **monnaies puniques** en plomb et en bronze, trouvées sur un chantier de la Régie Foncière, près du carrefour des anciennes rues Duquesne et de la Révolution (39). Elles sont toutes du même type (fig. 3) et, bien qu'elles n'appartiennent pas à la même émission, elles ont toutes été frappées entre le milieu du II^e siècle et le milieu du I^{er} siècle avant J.-C. ². A l'avers de ces monnaies (fig. 4), on remarque, à droite, une tête de femme dont la coiffure, ordonnée en bandeaux qui descendent bas sur la nuque, se trouve surmontée d'une couronne. En face d'elle, à gauche, se dresse une Victoire aux ailes éployées, qui tend vers la tête de femme une couronne de fleurs. On a pensé à Isis couronnée par la Victoire ou à une personnification de ville ou encore à une divinité protectrice. Faute d'éléments de comparaison, on peut hésiter, bien qu'on soit tenté d'y reconnaître la plus ancienne personnification d'Alger. L'inscription du revers autorise au moins l'hypothèse. Au revers, on voit un personnage masculin de face, debout sur un socle ; il est barbu et il porte sur la tête trois protubérances qui ressemblent assez



FIG. 4. Monnaie punique : avers.

à des rayons et qui font penser aux portraits de Ba'al figurés sur des stèles puniques d'El-Hofra à Constantine ³. Il est vêtu d'une tunique et de son épaule gauche descend une draperie qui a l'aspect d'une peau de bête. On reconnaît le dieu phénicien Melqart, revêtu de la peau de lion attribuée par la légende à Hercule. N'est-il pas curieux qu'à la fable rapportée par Solin fasse écho cette découverte archéologique ? Mais surtout, ce personnage est accompagné d'une légende composée de cinq signes, qu'il faut lire IKOSIM. Pour la première fois nous est ainsi fourni le nom punique de la ville, dont la forme *Icosium*, adoptée à l'époque romaine, n'est que la latinisation. Reste à savoir ce que signifie *Ikosim*. J. Cantineau s'est penché sur ce

¹ Cf CINTAS (P.), *Amulettes puniques*, 1946, p. 82 ss. et pl. XXIV, qui montre pour Carthage la faveur croissante d'Anubis du VI^e au III^e s. av. J.-C.

² CANTINEAU (J.) et LESCHI (L.), *Monnaies puniques d'Alger*, C.R.A.I., 1941, pp. 263-272, repris dans LESCHI (L.), *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris, 1957, pp. 325-328. Voir aussi LESCHI (L.), *Les origines d'Alger*, Feuilles d'El-Djezair, juillet 1941, pp. 5-14.

³ BERTHIER (A.), CHARLIER (R.), *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, pl. II.

problème en spécialiste des langues sémitiques. Et il a montré qu'*Ikosim* était composé de deux mots : l'*i* initial qui veut dire l'île — ce qui nous ramène aux quatre îlots de l'Amirauté qui ont éveillé l'intérêt des Puniens ici comme ailleurs ¹, comme plus tard ils frappèrent l'attention des Arabes qui appelèrent le site : Al-Djezaïr, c'est-à-dire « les îles ». Et d'autre part, *Kosim*. Ici, selon J. Cantineau toujours, on peut hésiter entre deux sens, celui d'épines et celui d'oiseaux impurs habitant dans les ruines, c'est-à-dire hiboux. *Ikosim* voudrait dire l'île des épines ou l'île des hiboux. Victor Bérard dans ses célèbres *Navigations d'Ulysse* avait déjà abordé le problème à partir d'*Icosium* et traduit *Kos* par mouette. *Ikosim* serait alors l'île aux mouettes ². M. J. Carcopino a récemment manifesté sa préférence pour cette troisième explication ³. Je m'y rallierais volontiers.

Depuis cette belle découverte qui nous a révélé le nom que portait Alger aux origines de son histoire, une autre trouvaille nous a fourni quelques renseignements complémentaires sur la vie et les relations d'*Ikosim*. Il s'agit du **puits du Quartier de la Marine (40)**.

C'est en décembre 1952 qu'à l'emplacement de l'actuel bâtiment du Trésor, avenue du 8-Novembre (1^{er}-Novembre), fut découverte, lors de l'implantation des piliers de béton armé, une ouverture de puits qui se trouvait à environ 2 m au-dessous du remblai. Grâce à l'aide et à la compréhension des services municipaux et de l'entreprise chargée de la construction, nous avons pu, Louis Leschi et moi-même, effectuer la fouille d'un puits qui nous a emmenés jusqu'à 14,50 m de profondeur (fig. 5). Soutenu par des câbles, j'ai pu descendre jusqu'à ce niveau, non sans peine, car au-dessous de 4,05 m le diamètre ne dépasse pas 0,85 m. Nous n'avons pas pu aller au-delà ; malgré l'intervention de pompes puissantes, il fallut abandonner à 14,50 m. On sait seulement que le fond était à plus de 19,75 m du sol moderne. L'intérêt de la découverte de ce puits réside dans les poteries qu'on a pu en extraire. Car si cette fosse a servi de puits à l'origine, elle est devenue ensuite un véritable dépotoir où des vases brisés et souvent réduits en menus tessons se sont accumulés en couches superposées, les plus anciennes étant naturellement les plus profondes. On a pu ainsi repérer — pour ce qui regarde l'Antiquité — trois niveaux bien distincts :

a) au fond, au-delà de 13 m : des poteries noires, grises et blanches. La poterie noire et grise est représentée par des fragments qui sont d'un intérêt exceptionnel, puisque les tessons à vernis noir proviennent de vases campaniens datables des III^e, II^e et I^{er} siècles avant J.-C. C'est-à-dire qu'ils nous reportent à une époque plus haute que les monnaies puniques d'*Ikosim* et qu'ils attestent dès ce moment des relations commerciales soit avec l'Italie du Sud, soit avec les colonies grecques du Sud de la Gaule ou de la côte orientale de l'Espagne. Au même niveau a été trouvé un curieux bol qui appartient à la catégorie des vases à pâte blanche, fabriqués dans plusieurs ateliers gaulois de la vallée de l'Allier, tels que Saint-Rémi-en-Rollat, Grannat et Vichy. Les lèvres sont partiellement ornées d'un guilloché assez fin qui se retrouve sur la panse, de plus en plus marqué vers le bas. Cette fois, c'est donc vers la Gaule que nous oriente ce beau vase blanc.

b) plus haut, entre -13 m et -8,45 m, la poterie est toute différente : c'est de la poterie rouge, vernissée et de qualité. Elle appartient à trois variétés. On y reconnaît d'abord de la poterie d'Arezzo, dont la pâte rouge, solide et sonore, protégée par un vernis inaltérable et ornée de reliefs, acquit une grande renommée dans le monde romain. Elle accapara, on le sait, la clientèle du dernier tiers du I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'aux Flaviens, c'est-à-dire jusque vers 75 de notre ère. Vient ensuite la poterie gallo-romaine des ateliers de Lezoux et de la Graufesenque qui supprime la première à partir des Flaviens. Elle est aisément reconnaissable. Le vernis est moins brillant, moins solide aussi ; mais la terre cuite reste de très

¹ Cf *Iol-Caesarea* (Cherchel), où l'îlot Joinville joue un rôle essentiel ; *Iomnium* (Tigzirt) ; *Ibiza* (Baléares), etc.

² T. III, *Calypso et la mer de l'Atlantide*, p. 293 ; voir aussi *Les Phéniciens et l'Odyssee*, I, pp. 437-440.

³ CARCOPINO (J.), *L'archéologie nord-africaine*, Hommes et Mondes, n° 27, octobre 1948, p. 280.

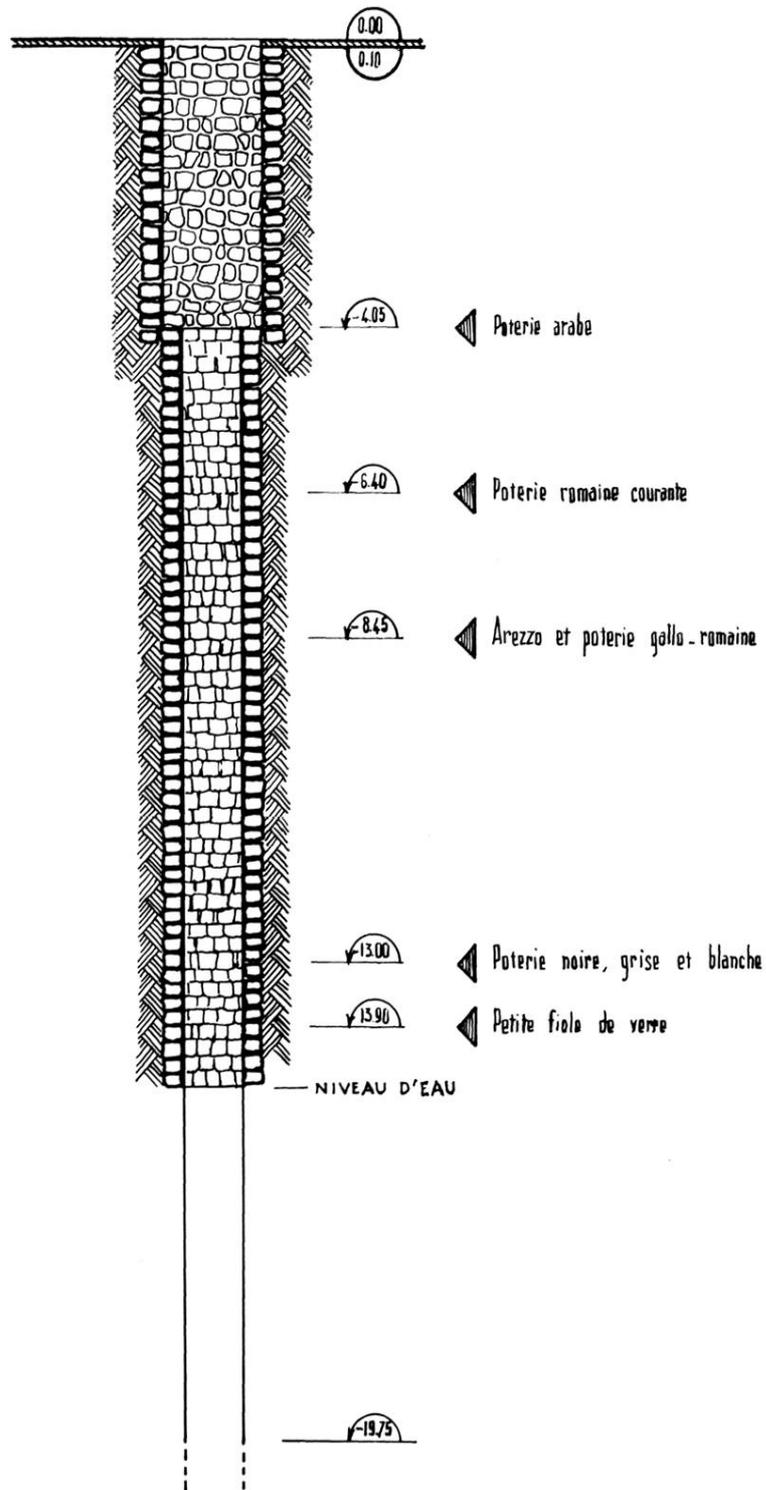


FIG. 5. Le puits du quartier de la Marine.

bonne qualité. Et le décor commence presque toujours par une frise d'oves dont la forme est caractéristique. Tandis que sur la céramique arrétine les oves ont une forme de cœur et que de fines moulures en relief soulignent leur tracé en donnant aux frises beaucoup de grâce et de légèreté, ici les oves sont rectangulaires et massives, séparées par des fers de lance et, si la frise d'oves est soulignée par un filet ondulé, apparaissent surtout des traits horizontaux et verticaux qui délimitent des compartiments ornés de sujets figurés : un char au galop, un oiseau, un chien courant, etc. Le décor de feuilles d'eau à la barbotine est également très répandu. On trouve enfin de la poterie africaine, vernissée encore et de qualité. Cette poterie, imitée de la précédente, se rencontre partout en Afrique ; elle date du II^e siècle -début du III^e siècle après J.-C.

c) enfin plus haut, entre -8,45 m et -6,40 m, on ne rencontre plus que de la poterie romaine courante, de plus en plus grossière ; la pâte est de moins en moins sèche et sonore, elle contient de plus en plus d'impuretés. Il n'y a plus de vernis. Il n'y a plus de décor en relief. Nous sommes aux III^e, IV^e et V^e siècles.

A travers ces poteries, c'est toute la vie d'*Ikosim* et d'*Icosium* qui transparait, dans ses relations commerciales avec l'Italie du Sud, l'Espagne et la Gaule, dans sa vie quotidienne aussi, dans la vie des générations qui se sont succédé autour de ce puits-dépotoir entre le III^e siècle avant J.-C. et le IV^e ou le V^e siècle après J.-C.

De la chute de Carthage à la conquête romaine

Au milieu du II^e siècle avant J.-C., se produit un grand événement qui a marqué un tournant dans l'histoire du monde méditerranéen occidental : la chute de Carthage. En 146, Scipion prend Carthage et la détruit. C'est la fin de l'hégémonie carthaginoise et le triomphe de l'impérialisme romain. Toutefois Rome ne s'installe pas tout de suite dans le nord de l'Afrique : elle ne va s'y installer que par étapes, par bonds successifs d'est en ouest.

De 146 avant J.-C. jusqu'en 40 après, l'ouest de l'Afrique (la Maurétanie) reste indépendant sous l'autorité de rois indigènes, d'une indépendance toute relative il est vrai à partir de 25, lorsque l'empereur Auguste installe sur le trône le jeune Juba II ; c'est plutôt le prélude à l'annexion. De 25 avant à 40 après J.-C., deux rois vassaux se succèdent à la tête du royaume de Maurétanie : Juba II, puis son fils Ptolémée. *Icosium* appartient à ce royaume.

De cette période, intermédiaire en quelque sorte, entre *Ikosim* punique et *Icosium* romain, nous avons quelques souvenirs. D'abord une **monnaie de Cléopâtre VII** trouvée en 1950, lors de terrassements dans le centre d'Alger et publiée par M. Pierre Gautier¹. C'est un moyen bronze qui montre à l'avvers le buste de Cléopâtre à droite et au revers l'aigle ptolémaïque debout sur un foudre et accompagné de la corne d'abondance (fig. 6). La célèbre reine d'Egypte porte des cheveux ondulés, rassemblés sur la nuque en un gros chignon. Le diadème royal noué sous le chignon ceint son front.

Il n'est pas plus étonnant de rencontrer cette monnaie à *Icosium*, ville de Maurétanie, que de rencontrer le portrait de la dernière souveraine d'Egypte à Cherchel, qui était la capitale du royaume, puisqu'on sait que Juba II avait épousé Cléopâtre Séléne, fille de Cléopâtre VII. Et celle-ci étant morte depuis plus de cinq ans quand Auguste installe Juba II sur le trône de Maurétanie en 25 avant J.-C., on ne peut même pas de la présence de ces documents conclure à la qualité des relations de Juba et de sa belle-mère. Du moins ces documents sont-ils par leur rareté extrêmement précieux pour fixer l'iconographie de Cléopâtre : le portrait de Cherchel est probablement la seule sculpture qui reproduise les traits de la femme la plus célèbre

¹ GAUTIER (P.), *Alger, une monnaie de Cléopâtre VII*, Libya, t. 4, 1956, pp. 335-336.

et la moins bien connue de l'Antiquité. La monnaie d'Alger appartient, quant à elle, à une série fort courte, puisqu'elle ne comporte que quatre exemplaires.



FIG. 6. Monnaie de Cléopâtre VII.

Lorsque les Romains ont développé la conquête et l'occupation de l'Afrique du Nord, ils ont été bien incapables de la peupler. Tous les auteurs sont d'accord pour souligner l'effroyable consommation d'hommes qu'ont représentée pour Rome la conquête du monde et, plus encore peut-être, les guerres civiles de la fin de la République. Rome ne pouvait donc pas songer à coloniser, dans le sens propre du mot, ses nouvelles provinces ; et de fait elle n'y songea pas, sauf peut-être dans la Gaule Narbonnaise ; mais dans le reste du monde la politique romaine a surtout consisté à assimiler les provinces grâce à certaines mesures appropriées, et au moyen d'un personnel de cadres extrêmement réduit.

Il y eut cependant quelques tentatives coloniales comme celle des 3 000 colons italiens envoyés à Carthage par Octavien en 29 avant J.-C. Il y eut aussi des colons envoyés en Afrique par César d'abord, puis plus tard par Auguste, et des colonies fondées sur les côtes. Les colons en étaient des vétérans ; mais les vétérans, bien que citoyens romains, allaient être de plus en plus des provinciaux et de moins en moins des Romains d'origine. On connaît de la sorte plusieurs colonies, telles que *Saldæ* (Bougie), *Rusazus* (Port-Gueydon), *Tupusuctu* (Tiklat, dans la vallée de la Soummam), colonies de la VII^e légion d'Espagne. De même *Gunugu* (Gouraya), où s'installent des vétérans d'une cohorte prétorienne, tandis que *Cartennae* (Ténès) reçoit des vétérans de la II^e légion. Ces colonies sont donc alimentées de l'extérieur et même, avant qu'elles ne soient constituées en communes autonomes, dans certaines villes les colons sont rattachés à des villes d'Europe. L'exemple le plus curieux est précisément celui d'*Icosium*, dont les colons, citoyens romains domiciliés à *Icosium* même, sont pourtant rattachés à la colonie d'*Ilici* (Elché) en Espagne Citérienne¹.

Ce rattachement ne s'explique que pour une époque où la « colonie » était fondée sans que pour autant la région, dans laquelle elle se trouvait, fût une province, donc avant le règne de Caligula, qui en 40 de notre ère fit assassiner à Lyon le dernier roi de Maurétanie, Ptolémée, fils de Juba II. L'installation de ces « colonies » en territoire étranger est un acte politique qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt pour l'étude des méthodes utilisées par l'impérialisme romain. Mais ceci est une autre affaire.

¹ Pline, *N.H.* III, 19 : *colonia imm:anis Ilici... In eam contribuuntur Icositani.*

Pour l'histoire d'*Icosium*, le rattachement de ses colons à la colonie espagnole d'*Ilici* n'est pas non plus dépourvu d'intérêt. D'abord il démontre, à mon avis, que ces colons devaient être peu nombreux, constituant ou non -on ne peut le dire- un *conventus civium romanorum* (association privée de citoyens établis en territoire étranger), comme il en existait ailleurs en Afrique ¹. D'autre part il est remarquable que le lien s'établisse avec une colonie espagnole. Ce n'est pas le premier témoignage que nous ayons des relations étroites qui existaient entre la Maurétanie et la péninsule ibérique, depuis l'époque punique où l'on peut parler maintenant d'une civilisation ibéro-punique dans l'ouest de l'Afrique du Nord, face à la civilisation gréco-punique de la partie orientale ², jusqu'à l'époque vandale où l'on voit les chrétiens de Tipasa s'enfuir en Espagne pour fuir la persécution du roi Huniric, emportant avec eux les ossements de leur patronne, sainte Salsa, dont le culte se célébrait encore à Tolède au VII^e siècle ³.

Mais revenons aux colons romains d'*Icosium*. S'ils ne formaient pas au début un groupe important, ils n'en avaient pas moins déjà des institutions à part, comme le montre le document suivant : une **base honorifique dédiée au roi Ptolémée (24)**, trouvée dans les démolitions de l'ancien bureau de police, rue Bruce (Hadj-Omar), en face de la Mairie ⁴.

On y peut lire (fig. 7) en restituant les lettres disparues et en complétant les abréviations, selon les lois de l'épigraphie :

[R]egi Ptolemae[o] | reg(is) Iubae f(ilio) | L(ucius) Caecilius Rufus | Agilis f(ilius), honoribus | omnibus patriae | suae consummatis | d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciendum) c(uravit) et consacravit.

Ce qu'on peut traduire : «Au roi Ptolémée, fils du roi Juba, Lucius Caecilius Rufus, fils d'Agilis, après avoir exercé toutes les charges de sa patrie, a pris soin de faire ériger à ses frais (cette base) et l'a consacrée ».

Le principal intérêt de ce texte est de montrer qu'*Icosium* avait des magistrats municipaux dès avant la conquête romaine, sous le règne de Ptolémée (23-40 ap. J.-C.) et que ces magistrats entretenaient les meilleures relations avec le roi de Maurétanie. Notons que le même personnage, qui fut chargé de tous les honneurs municipaux de sa petite patrie, apparaît sur une autre **inscription**. Elle est gravée sur une dalle toujours incluse dans le minaret de la grande Mosquée malékite, rue de la Marine ⁵. Sur cette pierre longue et plate, on peut lire :

VS RVFVS AGILIS F FL
ATVS D S P DONVM D

[L(ucius) Caecil]us Rufus, Agilis f(ilius), fl(amen ?) | [ob honorem flamin ?] atus d(e) s(ua) p(ecunia) donum d[edit].

¹ Voir TEUTSCH (L.), *Das römische Städtewesen in Nordafrika*, Berlin, 1962, en part. (pour *Icosium*) p. 200 ss. et, plus récemment, critiquant la théorie de L. Teutsch sur les *conventus C.R.*, PICARD (G. Ch.), *Le conventus civium Romanorum de Mactar*, Africa, t. 1, 1966, pp. 65-76.

² Voir sur cette question CINTAS (P.), *Découvertes ibéro-puniques d'Afrique du Nord*, C.R.A.I., 1953, pp. 52-57 et plusieurs communications publiées dans les Actas del I^o Congreso Arqueológico del Marruecos Español, Tetuan, juin 1953, parus en 1954.

³ Les deux manuscrits de la *Passio Salsae* sont d'origine espagnole.

⁴ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 1, 1856, p. 57 ; t. 19, 1875, p. 416, fig. 2 — C.I.L., VIII, 9257.

⁵ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 22 ; R. Af., t. 1, p. 58 — C.I.L. VIII, 9258. Deux autres fragments d'inscriptions ont été relevés au même endroit, mais leur lecture est si défectueuse qu'il est impossible d'en tirer parti (BERBRUGGER, *Notice...*).

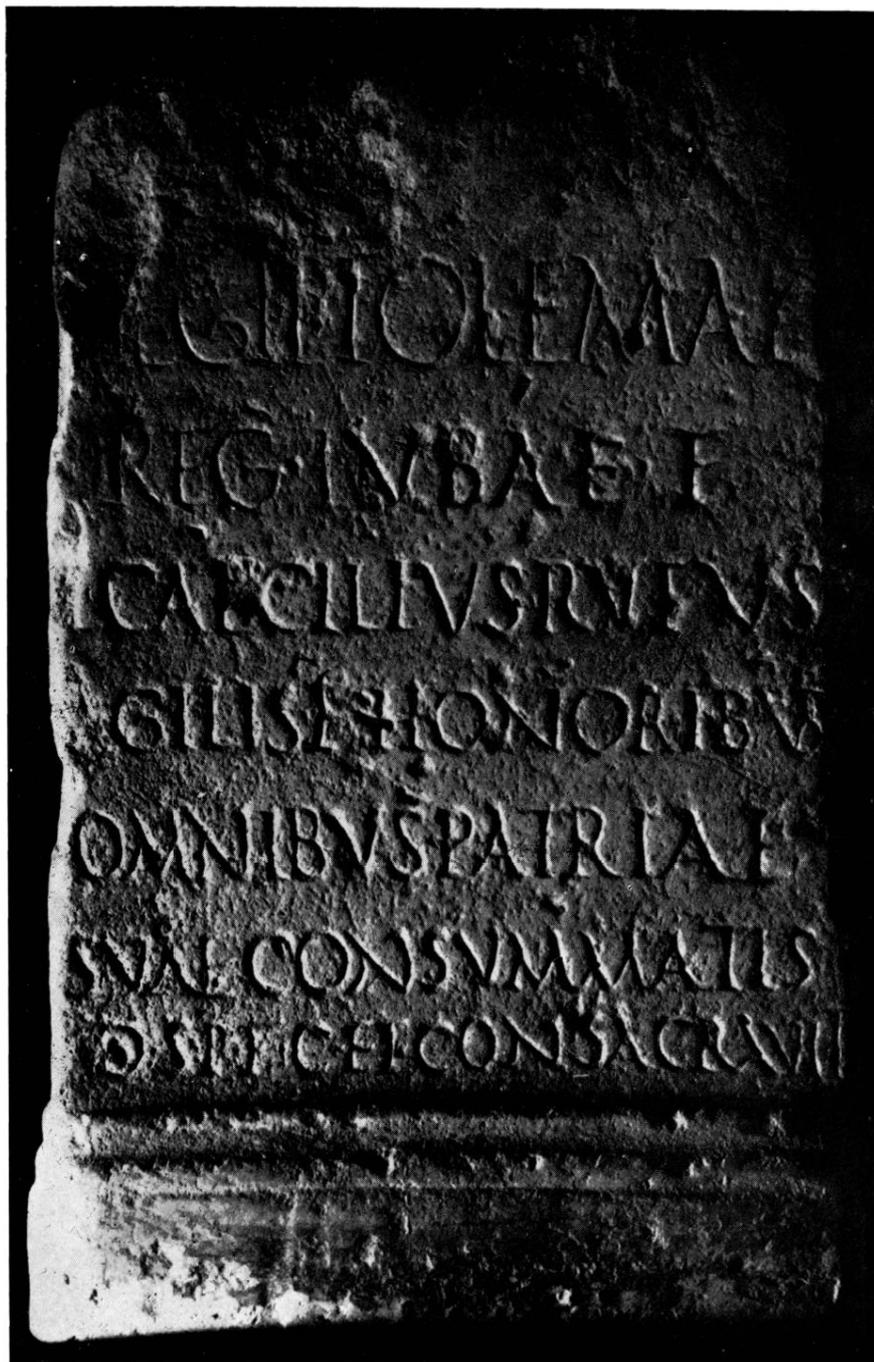


FIG. 7. Base dédiée à Ptolémée

***Icosium* romain**

En 40 de notre ère, l'annexion par Rome de la Maurétanie, annexion que laissait présager depuis 25 avant J.-C. l'installation de rois vassaux, est consommée. L'empereur Caligula fait assassiner Ptolémée à Lyon. Et la Maurétanie est réduite en province romaine. Un procurateur-gouverneur s'installe à *Caesarea* (Cherchel). *Icosium* est désormais ville romaine.

Elle reçut très vite une promotion. Pline l'Ancien rapporte que sur les ordres de l'empereur Claude les privilèges du droit latin furent accordés à Tipasa ; et il ajoute que l'empereur Vespasien octroya la même faveur à *Icosium* ¹. *Icosium* devenait ainsi une colonie romaine au petit pied, c'est-à-dire avec des droits réduits par rapport aux colonies de droit romain. Ce statut de droit latin fut-il plus tard transformé en statut de droit romain ? C'est probable. Quand ? Nous n'en savons rien, bien que les documents épigraphiques deviennent pour cette période assez nombreux. Nous possédons en effet trois inscriptions intéressantes : d'abord une **dédicace à l'empereur Vespasien** trouvée en 1896 au-delà de la porte de Bab-el-Oued, dans le tombeau du rabbin Barchichat ².

1 P · CAESARI ·
 / E SPASIANO
 A / G
 · M · TR · P / T · IM // // //
 COS · V // // // P // // //
 FLAVIV // // // // NI
 VS · AED · P · VI // // // NQ
 ENNA · PONTIFE / · / RI
 AVS · IN · COLONIA · EX / D
 JB · HONOREM · PONTI ·
 FICATVS · EPVLO · DATO ·
 D · D

[I]mp(eratori) Caesari | Vespasiano | A[u]g(usto) | [p(ontifici)] m(aximo) tr(ibuniciae) p(otestatis) [V]I ou [VI] Iim(p(eratori)...) | co(n)s(uli) V ou [I ou II] p(atri) [p(atriae)] | Flaviu[s....] ni | [n]us aed(ilis) (duum)vir [qui] nq | [u]enna(lis), pontife[x p]ri | mus in colonia ex | [d(ecreto)] d(ecurionum) | ob honorem ponti|ficatus epulo | dato d(e)d(icavit).

Grâce aux mentions chiffrées de la titulature impériale, elle peut être datée entre les kalendes de juillet 74 et 76. Notre personnage, Flavius..., est donc un des premiers magistrats romains de la ville, depuis que celle-ci a reçu le statut de colonie. L'inscription précise d'ailleurs qu'il en a été le premier pontife.

Vient ensuite une **dédicace à P. Sittius Plocamianus** trouvée au n° 29 de la rue Bab-Azoun (Ouanouri-Mohamed), à l'angle de la rue du Caftan (Amar-Zerabib) (18). « Un pauvre cloutier d'Alger avait imaginé — raconte Berbrugger — d'établir son enclume sur une énorme pierre enlevée à une de ces constructions mauresques en ruines que l'on rencontrait fréquemment dans le haut de la ville. Tant que ce bloc demeura enfoui dans la sombre houtique de l'artisan, personne ne put remarquer les caractères qui couvraient un de ses faces. Mais après la mort de l'ouvrier, le propriétaire de la maison eut l'idée d'utiliser cette pierre dans une construction qu'il faisait élever rue Bab-Azoun, au coin de la rue du Caftan, et il l'y plaça de manière à mettre le côté écrit en évidence. C'est au moment même où elle venait d'être employée que le hasard me la fit découvrir. Je m'empressai de faire des démarches auprès des possesseurs de cette antiquité afin de l'obtenir pour le Musée. Dans un premier moment de générosité, ces Messieurs me l'avaient offerte gratuitement ; ils se sont ensuite ravisés et ont proposé, pour s'en dessaisir, des conditions qu'il m'était impossible de

¹ Pline, *N.H.* V, 2, 20 : ... *Latio dato Tipasa, itemque a Vespasiano imperatore eodem munere donatum Icosium.*

² GSELL (S.), *R. Af.*, t. 40, 1896, pp. 282-284 — *C.I.L.*, VIII, 20853.

remplir. J'ignore — ajoute-t-il — si l'autorité possède des moyens légaux de s'emparer d'un document qui intéresse éminemment la ville »¹.

P · SITTIO M · F · QVR
 PLOCAMIAN
 ORDO
 ICOSITANOR
 M · SITTIVS · P · F · QVR
 CAECILIANVS
 PRO FILIO
 PIENTISSIMO
 H R I R

P(ublio) Sittio, M(arci) f(ilio), Quir(ina tribu) | Plocamian(o) | ordo | Icositanor(um) | M(arcus) Sittius, P(ublili) f(ilius), Quir(ina tribu) | Caecilianus | pro filio | pientissimo | h(onore) r(ecepto) i(mpensam) r(emisit).

Satisfait de la distinction accordée par le Conseil municipal d'Icosium, le père du personnage honoré, M. Sittius Caecilianus a remis la dépense que devait entraîner l'érection du monument (base et statue probablement), offert à P. Sittius Plocamianus.

Enfin récemment, en 1950, une **dédicace à M. Messius Masculus** a été trouvée dans le Quartier de la Marine et déposée dans le parc de Galland, à gauche de l'entrée du musée Stéphane-Gsell (fig. 8).

M(arco) Messio Mas|culo | ex testamento | eius, P(ublius) Corne|lius Hono|ratus, flamen | Augg(ustorum) per|petuus, pa|tronus co|loniae, nepos | et per succes|sionem ex par|te heres.

Datée avec certitude par la mention des trois Augustes (Septime Sévère et ses fils, Caracalla et Géta) et le martelage des noms des deux derniers, elle a donc été gravée entre 209 et 211 et retouchée après la *damnatio memoriae* de Géta et de Caracalla. Le texte a été rédigé en l'honneur d'un défunt, appelé M. Messius Masculus, par son héritier P. Cornelius Honoratus, qui y était obligé par le testament dont il bénéficiait. L'intérêt de cette inscription réside dans la mention de la fin : l'auteur de la dédicace est *heres ex parte* ; il n'est pas seul héritier, mais il est le seul tenu de la charge d'honorer la mémoire du défunt,

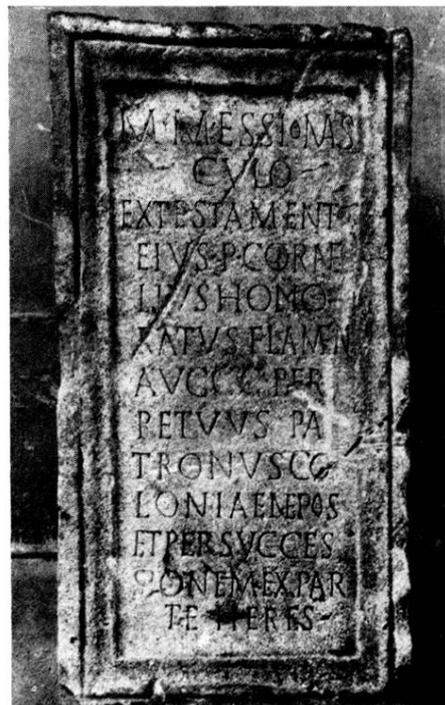


FIG. 8. Dédicace à M. Messius Masculus.

¹ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 37 et fig. 4 — *C.I.L.*, VIII, 9259.

puisqu'il nous n'avons aucune mention de ses co-héritiers. Il y a dans cette particularité, rendue plus singulière encore par la mention *per successionem*, qui signifie que l'héritier n'hérite qu'indirectement, une dérogation aux règles juridiques romaines, qui prouve que dès le début du III^e siècle le droit romain évoluait dans ses applications provinciales ¹.

* * *

L'ÉTENDUE D'ICOSIUM

S. Gsell notait déjà que « l'espace circonscrit par le rempart antique paraît avoir correspondu à peu près à l'ancienne ville arabe. *Icosium* s'étendait probablement au nord jusque vers la place Bab-el-Oued, au sud jusqu'au square Bresson, à l'ouest jusqu'à la Casbah. Mais les habitations ne se pressaient que dans la partie voisine de la mer (surtout dans le quartier actuel de la Marine) ; à l'ouest les pentes raides que domine la Casbah ne devaient guère être occupées que par des jardins » ². Il est possible maintenant d'en dire davantage.

Si l'on veut préciser l'étendue de la ville romaine, on peut recourir à plusieurs moyens et utiliser divers critères : les découvertes archéologiques effectuées aux alentours, qui peuvent fournir des indications sur l'étendue et la vie des faubourgs, l'examen des remparts là où des traces en subsistent et enfin l'étude des nécropoles, qui par leur emplacement permettent de circonscrire l'étendue de la cité des vivants.

Les découvertes périphériques

Il est d'abord très remarquable que dans la partie haute de la ville, aucune découverte d'antiquités n'ait été faite, à l'exception d'une **tête de jeune femme** couronnée de feuillage, trouvée près de la Casbah (46) dans les fondations d'une maison ³. Elle est en marbre blanc et de grandeur naturelle (fig. 9).

Légèrement penchée à gauche, cette tête ne manque pas de qualité. Les traits sont fins, et le visage est celui d'une femme jeune, dont la grâce est mise en valeur par un cou assez long, sans exagération toutefois. La tête doucement inclinée, les lèvres sérieuses lui confèrent une expression un peu mélancolique, qu'accroît évidemment la forme des yeux, lisses. C'est là un procédé qui atténue l'expression du regard, mais c'est aussi un précieux élément de datation. A partir du milieu du II^e siècle de notre ère, en effet, on incise toujours les yeux, sauf pour les statues funéraires. Ce n'est pas le cas ici ; la présence sur la chevelure, abondante et ordonnée en boucles ondulées, d'une rosace d'où rayonnent six feuilles et d'où pend un fruit permet d'identifier une divinité des jardins : Pomone peut-être.

Une autre **tête de femme** ⁴ figure également dans les collections du musée Stéphane-Gsell (fig. 10). Elle a la chevelure couronnée d'épis. On pense donc à la déesse protectrice des moissons, à Cérès. La joue droite est malheureusement mutilée. Malgré cela, la sculpture ne manque pas de charme ; les traits sont réguliers, le front est dégagé, le port de tête est élégant et fier. Comme la tête de Pomone, celle-ci a les yeux lisses et doit dater de la même époque : première moitié du II^e siècle après J.-C.

Il faut signaler en outre une **statue de Pomone**, trouvée à El-Biar, dans la propriété de M. Morel ⁵.

¹ Voir LE GLAY (M.) et LEMOSSE (M.), *Note sur deux inscriptions intéressantes le droit successoral romain*, *Libyca*, t. 2, 1954, pp. 461-464.

² *Atl. Arch. Alg.*, l.l.

³ *Notice...*, p. 30 et fig. M ; DOUBLET, *Musée d'Alger*, pp. 39-40 ; 81-82 ; pl. X, fig. II.

⁴ Signalée par BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 30 ; DOUBLET, *Musée d'Alger*, p. 80, pl. X, fig. 6.

⁵ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 40 et fig. O. Haut. 1,20 m.

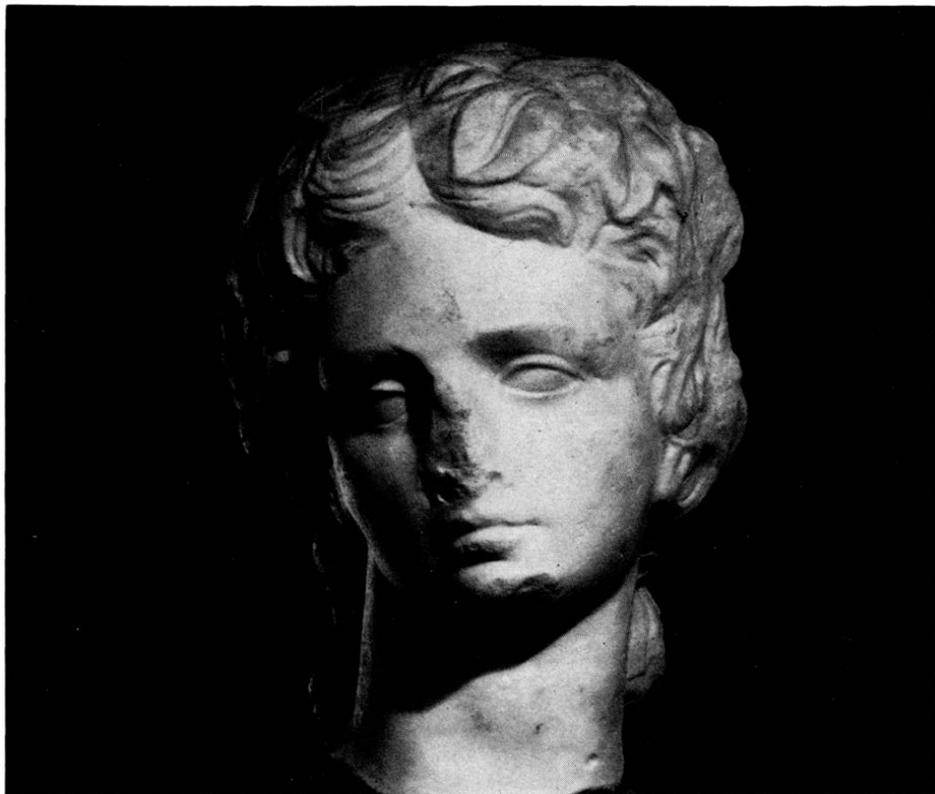


FIG. 9. Tête de jeune femme (Pomone ?).



FIG. 10. Tête de femme.



FIG. 11. Statue de Pomone.

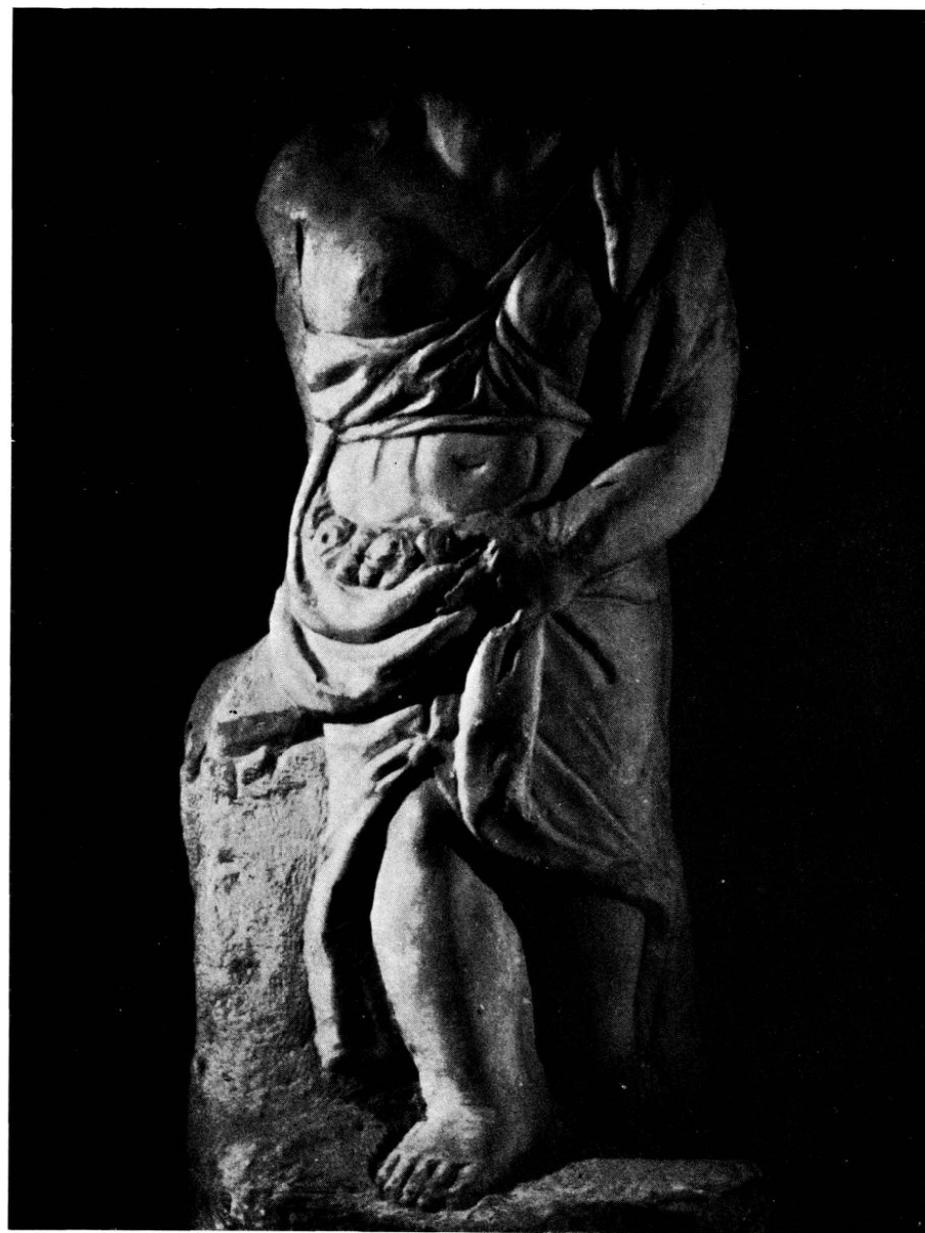


FIG. 12. Divinité féminine.

Elle est en marbre (fig. 11). La tête, mutilée, était séparée du tronc, dont il reste le haut et la main qui relève la robe. Et elle devait porter de la main gauche une corne d'abondance, dont il reste quelques traces. Il faut bien reconnaître qu'il n'y a dans cette œuvre aucune grâce, aucune qualité artistique ; mais son intérêt est ailleurs, surtout si on la rapproche d'une autre sculpture : une **statue de divinité féminine**, trouvée avec une autre statue sur une mosaïque romaine à Ben Aknoun, à l'emplacement de l'Orphelinat des Jésuites (fig. 12). Elle est en marbre. De la main gauche elle retient des fruits et des fleurs dans sa robe, qu'elle relève au-dessus du genou. La main droite est brisée ; elle devait être appuyée sur un motif (vase ?) posé sur un tronc d'arbre. La tête manque.

Pas plus que la précédente, cette statue n'a de valeur artistique. Néanmoins elles présentent toutes deux un intérêt, sinon esthétique, du moins documentaire. On est frappé en effet par le fait que ces quatre sculptures représentent des divinités de la végétation : Pomone ou Abondance ? Peu importe. Ce sont des divinités des jardins, des vergers, qui devaient abriter de petits sanctuaires ruraux dont nous savons - par Apulée par exemple - qu'ils occupaient les jardins des villas et parsemaient les campagnes. J'y vois pour *Icosium* la preuve que, comme à Cherchel, non seulement la ville était entourée de villas rurales mais qu'elle comportait, au-dessus d'une ville basse où la population était dense, des quartiers résidentiels sur les premières hauteurs. Cette impression est confirmée par d'autres découvertes :

(47) D'abord, celle d'une **tête de l'empereur Hadrien**, trouvée en 1870, à Belcourt, au 28 de la rue de



FIG. 13. Tête de l'empereur Hadrien.

Lyon (actuellement Belouizdad-Mohamed) ¹. Elle devait, selon S. Gsell qui en a signalé la découverte beaucoup plus tard, en 1900 ², décorer une riche villa sur la route d'*Icosium* à *Rusguniae* (fig. 13). Il s'agit

¹ GSELL (S.), *Atl. Arch. Alg.*, f° 5 (Alger), n° 12.

² GSELL (S.), B.C.T.H., 1900, p. CLXXXVIII ; R. Af., t. 45, 1901, pp. 65-67 — MAZARD (J.) et LE GLAY (M.), *Les portraits antiques du Musée S. Gsell d'après les sculptures et les monnaies*, Alger, 1958, pp. 39-41.

du portrait idéalisé d'un empereur d'âge mûr, sculpté selon les règles de l'art classique qui triomphait alors, dans la première moitié du II^e siècle de notre ère. Le regard est froid, les traits calmes, la dignité toute olympienne ; mais l'effigie manque totalement d'expression. Bien sûr, on retrouve les traits d'Hadrien — ses bonnes joues pleines, aux pommettes saillantes, son menton massif et la barbe courte qu'il emprunta aux Grecs et remit en honneur à Rome — mais plus que sa personnalité, ses traits expriment les vertus sur-naturelles, héroïques de l'« empereur ». Son portrait est d'ailleurs rehaussé d'une large couronne de feuilles et de baies de laurier, dont les lemnisques retombent sur la nuque, et au-dessus du front d'un gros médaillon ovale.

Un autre document relatif à Hadrien mérite d'être signalé : c'est une **monnaie** trouvée il y a quelques années près de Notre-Dame d'Afrique (fig. 14). On y voit, à l'avant, la tête de l'empereur à droite et, au revers, Pégase, le fameux cheval ailé de la mythologie. C'est un type monétaire qui n'est pas courant.

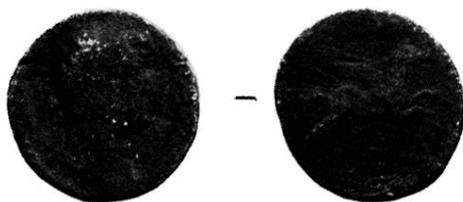


FIG. 14. Monnaie d'Hadrien.

Il vient s'ajouter au dossier déjà très abondant des documents qui démontrent l'importance primordiale du règne d'Hadrien dans l'histoire de l'Afrique romaine. Création du grand camp de la 3^e légion Auguste à Lambèse, dont Pégase était l'emblème¹, multiplication des colonies, législation sur les grands domaines, sur tous les plans, militaire, économique, social, ce règne renforce l'emprise de Rome sur ses provinces africaines. Grâce à lui, l'Afrique connaît une prospérité, que ses successeurs

ont encore développée et qui atteindra son apogée à la fin du II^e et au début du III^e siècle sous le règne de l'empereur africain Septime Sévère.

Outre cette villa installée dans la « banlieue » d'*Icosium*, il faut signaler, un peu plus loin, des **petits thermes**, trouvés rue de Lyon, près du Jardin d'Essai, devant l'École de filles voisine du jardin (48). Ils ont probablement appartenu eux aussi à une villa². A noter que les *suspensurae* des hypocaustes, au lieu d'être faites, comme il est courant, de piles de petites briques quadrangulaires, sont constituées ici par des cylindres creux en argile, dressés de champ et distants les uns des autres de 0,35 m. Ces « tuyaux », ouverts à chaque extrémité, mesurent 0,60 m de hauteur et ont un diamètre de 0,21 m à 0,24 m. Les parois sont épaisses de 0,03 m à 0,04 m et sont percées de petites baies triangulaires permettant le passage de la vapeur. Au-dessus sont posées des briques plates, qui étaient surmontées d'une mosaïque ornementale. Comme la villa au portrait d'Hadrien, ces thermes se trouvaient à proximité de la route du littoral qui reliait *Icosium* à *Rusguniae*.

Berbrugger signale en outre un vaste bassin ovale, pavé en mosaïque (49), découvert dans la grande allée du Jardin d'Essai, et une construction romaine (50), de 5 m de côté, à l'angle S-E de ce jardin³.

Le rempart d'*Icosium*

Pour apprécier l'extension d'*Icosium*, il existe évidemment une autre méthode, très sûre, celle qui consisterait à suivre le tracé de son rempart. On sait en effet que la ville possédait une enceinte fortifiée, que le prince rebelle Firmus réussit à forcer à la fin du IV^e siècle et que les Vandales probablement détruisirent. Malheureusement, ce rempart n'est connu que par bribes. Seuls quelques éléments en ont été

¹ VEYNE (P.), *Epigraphica. Le Pégase de la légion d'Afrique*, Latomus, t. 23, 1964, p. 37.

² GSELL (S.), B.C.T.H., 1901, pp. 450-451.

³ R. Af., t. 5, 1861, p. 434.

repérés. Encore n'est-on pas toujours certain de leur origine romaine là où ils ont été réutilisés dans les remparts berbères du X^e siècle et turcs du XVI^e siècle.

Voici du moins les traces à peu près sûres de murs ou de tours qui ont appartenu à l'enceinte romaine ;

(1) Dans la partie supérieure de la rampe Valée, près de la prison civile, on a retrouvé sous le rempart turc les restes d'un mur, épais de 1,45 m, en petits moellons liés au ciment, sur 100 à 150 m. Il paraît bien s'agir ici du rempart romain. Près de l'angle est de la prison civile, une saillie carrée pourrait être un reste de tour ¹ ;

(2) Restes d'une tour ronde (romaine ou berbère ?) ;

(3) Mur en blocage, du même type que le mur (1), à l'angle de la rampe Valée et de la rue Randon (Amar-Ali) ;

(4) Dans le ravin qui sépare le lycée Bugeaud de la mosquée de Sidi Abderrhamane, fragment de tour ronde, de 6 à 9 m de diam., faisant saillie sur le rempart turc ² ;

(5) Sous l'angle S.-O. du lycée Bugeaud, à 4 m de profondeur, un gros mur en moellons, épais de 1,90 m, d'une excellente construction, orienté à peu près nord-sud ;

(6) Square Bresson, en 1870, lors de la démolition de l'ancien lycée (caserne des janissaires de Bab-Azoun), on a trouvé, entre cet édifice et la halle aux grains, un gros mur, de blocage très dur, « dont l'origine romaine paraît probable » ³. En 1846 on avait trouvé au même endroit des blocs de béton qui constituaient les assises inférieures d'un mur turc ; ils avaient peut-être appartenu au même mur « romain ». On a d'autre part remarqué que le long du boulevard Gambetta (Ourida-Medad), le rempart turc, rasé pour construire des maisons, n'était pas fondé sur un mur antérieur ; il est donc probable qu'au S.-O. la ville romaine ne s'étendait pas aussi loin que la ville turque ⁴.

(7) A. Berbrugger ⁵ a noté « qu'au fond des arcades qui supportent une partie de la Grande Mosquée du côté de la mer, on trouve un ancien rempart sans rapport de construction avec ces arcades et qui, s'il n'est pas romain, a du moins été bâti avec des matériaux romains et probablement sur un ancien tracé ».

Telles sont les données archéologiques. Que peut-on en conclure ? P. Gavault, qui en 1887 a consacré au rempart d'*Icosium* une brève étude, estime que la ville s'étendait sur la hauteur à peu près autant que l'El-Djézaïr arabe ⁶. Il convient d'être plus prudent. Et avant de se prononcer, de tenir compte d'un autre critère : l'emplacement des nécropoles.

Monuments funéraires et nécropoles

On sait en effet que la législation romaine interdit d'enterrer les morts — qu'ils soient incinérés ou qu'ils soient inhumés — à l'intérieur des cités. Fixer sur la carte le site des cimetières aboutit donc à circonscrire les limites de la ville.

Essayons de le faire pour *Icosium*. Encore faut-il distinguer les tombeaux et les stèles funéraires, les sarcophages ou les urnes cinéraires. Les premiers ne bougent pas, mais les stèles et les urnes se promènent ; les hommes les transportent facilement et les emploient à toutes sortes d'usages. Devoux se plaint dans un mémoire de 1875 qu'un « fonctionnaire public » ait osé transformer une pierre romaine en auge à

¹ GAVAULT (P.), R. Af., t. 31, 1887, pp. 158-159 ; t. 38, 1894, p. 68.

² GAVAULT (P.), *l.l.*, t. 31, p. 160.

³ DEVOULX, R. Af., t. 15, 1871, p. 399 ; t. 19, 1875, pp. 317-318.

⁴ GAVAULT (P.), R. Af., t. 38, 1894, p. 67.

⁵ *Notice...*, p. 26 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 307.

⁶ *Le rempart d'Icosium*, R. Af., t. 31, 1887, pp. 158-160.

cochons ¹. Le cas est fréquent ; et les fonctionnaires publics ne sont, hélas ! pas les seuls à vouloir tirer parti des monuments antiques à toutes sortes de fins plus ou moins basement utilitaires.

Examinons donc d'abord les documents « mobiles », sans attacher une trop grande importance à l'endroit de leur découverte. L'emplacement des tombeaux méritera plus d'attention.



FIG. 15. Urne cinéraire.

Rue Bab-Azoun, entre le lycée Bugeaud et l'Hôpital Civil, à peu près au débouché de la rue Flat-
ters, fut trouvée une **urne cinéraire** (fig. 15). Elle se présente comme un coffret en marbre de 0,22 m de hau-
teur, 0,29 de largeur, 0,27 d'épaisseur ², destiné aux cendres de Calpurnius Martialis, fils d'Imilis.

— Une **stèle au cavalier** provenant de Bab-el-Oued ³. Elle se présente (fig. 16) sous la forme d'une
niche presque carrée, surmontée d'un fronton triangulaire, flanqué d'acrotères. Dans le tympan, un crois-
sant lunaire représente l'astre de la nuit sur lequel règne Caelestis, la grande déesse des Africains, et où,
selon les croyances de l'époque, se situe le séjour des âmes des morts. La niche abrite un cavalier vêtu d'une
tunique courte, et tenant par la bride sa monture au galop.

— 16, rue de la Charte, un **cippe** calcaire encastré dans un mur ⁴. Il mesure 0,62 × 0,36 × 0,54 ;
haut. des lettres : 0,04 - 0,05.

P
EMERITO
CONIALVCII
PATRIINNO
T IMO

P(ublio).....]. Emerito | [A]conia Lucil|[la] patri inno|[cen]t[iss]imo.

Aconia Lucilla vénère ainsi la mémoire d'un père absolument irréprochable.

¹ R. Af., t. 19, 1875, p. 318.

² BERBRUGGER, *Notice...*, p. 29 et fig. C ; R. Af., t. 19, 1875, p. 414, fig. 2 ; *C.I.L.*, VIII, 9261.

³ DOUBLET, *Musée d'Alger*, p. 29, 71, pl. V, fig. 6. Dimensions : haut. 0,76 ; larg. 0,46 ; épais. 0,19.

⁴ CARCOPINO (J.), *B.C.T.H.*, 1918, p. CCLVIII-CCLIX.



FIG. 16. Stèle du cavalier.



FIG. 17. Stèle funéraire.

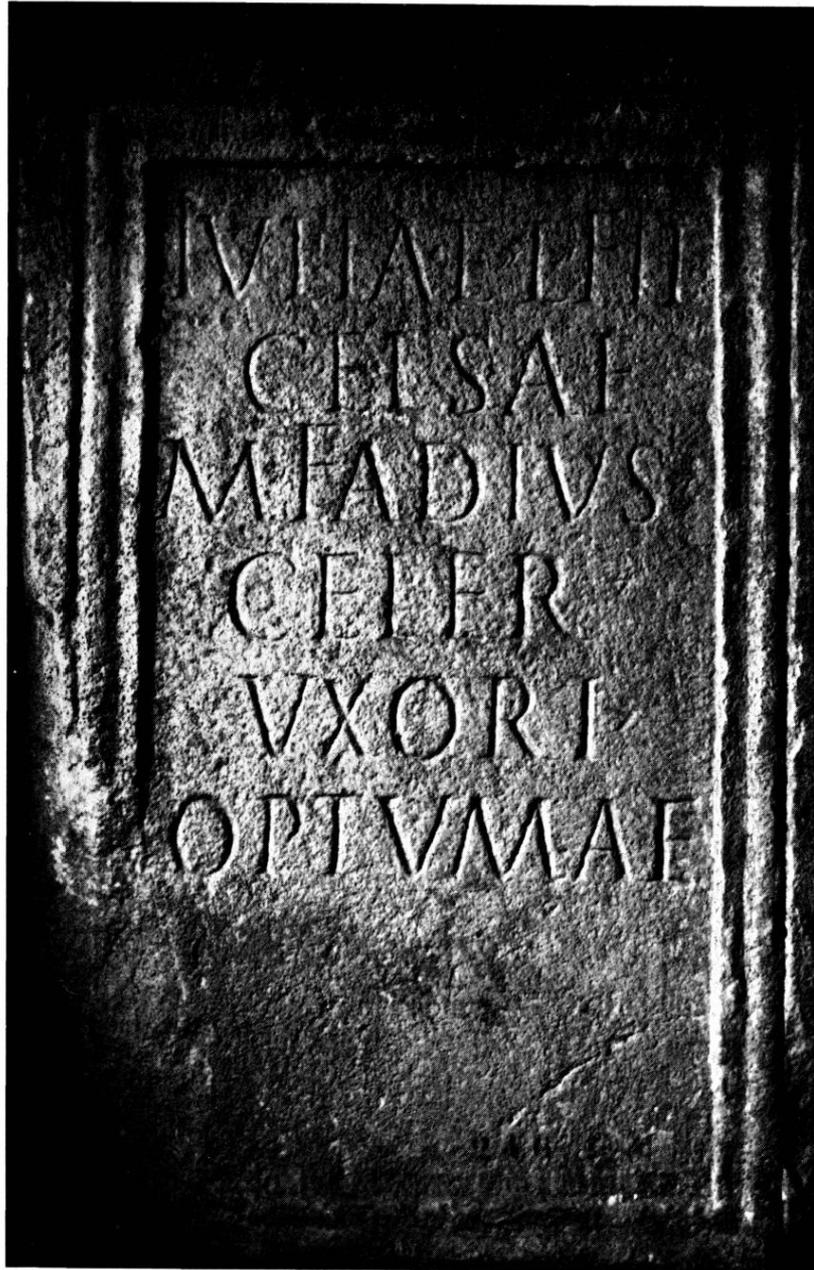


FIG. 18. Epitaphe de Julia Celsa.

— Dans une cave, rue de la Marine ¹ fut découverte une **stèle funéraire** anépigraphie (fig. 17). Dans une niche cintrée, moulurée, le défunt — ou la défunte ? — est représenté portant des offrandes, en particulier dans la main droite une grappe de raisin. On voit dans cette offrande une allusion au breuvage d'immortalité ; immortalité bienheureuse, que les Anciens souhaitaient pour leurs défunts en faisant ériger à leur mémoire ces petits reliefs funéraires.

¹ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 29 et fig. F.

— Rue Philippe, se trouvait une **inscription funéraire** (fig. 18) engagée dans le mur d'une fontaine ¹. Par ce texte, M. Fadius Celer célèbre le souvenir de Julia Celsa, la meilleure des épouses.

— Rue d'Orléans fut découvert le **cippe funéraire** d'un enfant mort à 5 ans et 3 mois ².

— Rue des Consuls (30) furent signalées près du rempart et derrière la caserne Lemercier une **mosaïque romaine** assez grossière et, en remploi comme seuil de porte dans une maison en démolition, une **stèle funéraire** en marbre ³. On y lit sous un croissant de lune, le nom d'un autre jeune enfant, mort à 4 mois et 4 jours : *L(ucius) Ennius, C(aii) f(ilius), Paullus vixit mensibus IIII, diebus IIII*.

Après ces trouvailles éparses, il convient d'insister d'avantage sur les découvertes de tombeaux, et singulièrement sur l'emplacement de ces découvertes.

(34) 12 et 14, rue Bab-el-Oued, en creusant les fondations d'une maison, on a trouvé en 1859 deux **sépultures** romaines avec mobilier ⁴ ; la première orientée E.S.E. - O.N.O., enfouie à 1,50 m de profondeur, se composait d'une fosse bétonnée, couverte d'un enduit formant un rectangle de 2,06 m de longueur sur 0,097 m de largeur et 1,68 m de profondeur, recouverte de trois dalles calcaires ; le couvercle lui-même était surmonté d'une chape en béton de 0,20 m d'épaisseur. Avec des débris d'ossements humains, se trouvaient des restes de fer de lance, un vase et un plat de fabrication romaine.

— La seconde orientée N.-S., était un caveau voûté, bâti en blocage, comportant dans chacune de ses parois une niche. Dans la niche du côté est se trouvait un « petit vase romain assez élégant ». Et un autre vase du même genre gisait sur le sol de la fosse, avec trois fragments d'*unguentaria* (c'est-à-dire de petits récipients à parfum) en verre, les débris d'un instrument en bronze, une petite patère en poterie rouge, quelques restes de grands vases et des débris d'ossements.

Une remarque s'impose. A l'examen de la carte, ces deux sépultures se trouvent à l'intérieur des remparts, au cœur de la ville romaine, ce qui est tout à fait anormal. Avant de tenter d'élucider cette difficulté, voyons où se situent les autres tombeaux.

Un simple coup d'œil sur la carte nous rassure. Hormis ces deux sépultures de la rue Bab-el-Oued, toutes les autres se regroupent en deux endroits : au-delà de la porte Bab-Azoun et autour de l'actuel jardin Marengo.

Au-delà de la porte Bab-Azoun (place de la République et square Bresson) ont été découverts des **tombeaux** antiques ⁵, sur lesquels manquent malheureusement des renseignements précis.

Autour du jardin Marengo, plus de détails sont connus.

— (37) Peu après la conquête d'Alger, quand on voulut faire l'esplanade de Bab-el-Oued, on dut entreprendre des travaux de terrassements qui entraînèrent la destruction du cimetière des deys. Sous ce cimetière, on découvrit un **cimetière romain** ⁶. A 6 m de profondeur, a été trouvée en 1868 une tombe creusée dans le roc et fermée par de grandes tuiles ⁷ ; elle appartient au type, bien connu à Timgad et ailleurs, des sépultures sous tuiles contreboutées, disposées en forme de toit.

¹ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 29 et fig. E ; R. Af., t. 19, 1875 ; p. 416, n° 10 — *C.I.L.*, VIII, 9264. Dim. : haut. 0,82 ; larg. 0,50 ; épais. 0,50.

² BERBRUGGER (A.), *Cat. Mus.*, p. 89, n° 62 — *C.I.L.*, VIII, 9263. Dim. : haut. 0,30 ; larg. 0,24 ; épais. 0,03 ; H.I. 0,02.

³ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 29, et fig. D ; *C.I.L.*, VIII, 9262. Cf DEVOULX, *l.l.*, t. 19, p. 418. Dim. : haut. 0,34 ; larg. 0,27 ; épais. 0,03. H.I. 0,02.

⁴ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 3, 1858-59, pp. 310-312 ; *Livret explicatif de la Bibliothèque Musée d'Alger*, p. 95, n° 359 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 390-391.

⁵ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 45 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 389-390.

⁶ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 45 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 389.

⁷ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 12, 1868, pp. 406-407 ; t. 13, 1869, p. 47 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 411-412.

Plus tard en 1903, d'autres sépultures ont été exhumées à proximité :

— Une véritable **nécropole** a été découverte avenue Bab-el-Oued, près du Kursaal en face de l'entrée du jardin Marengo ¹ entre 1903 et 1912. Elle comprenait outre des fosses à un seul corps, avec toiture de tuiles disposées en dos d'âne, des caveaux maçonnés, précédés d'un puits rectangulaire, fermé par des dalles. Ce sont des chambres sépulcrales (l'une de 2,52 m sur 2,40 m et l'autre de 2,05 m sur 1,98 m), voûtées en berceau et assez hautes. Une banquette courait le long des parois. Et dans les murs étaient creusées des niches : l'un d'eux comportait six niches destinées aux urnes cinéraires. Elles avaient malheureusement été violées et ne contenaient plus que peu de matériel : des fragments de verrerie et de poteries et quelques outils en fer (serpes, ciseaux, petites pioches).

Un troisième *columbarium*, trouvé en 1912, était plus grand : 2,92 m sur 2,52 m, précédé d'un couloir de 0,90 m, d'où l'on accédait par une porte, large de 0,70 m, dans la chambre funéraire. Dans le couloir, il y avait quatre niches. Dans la chambre, voûtée en plein cintre (haut. 2,93 m), sept niches étaient aménagées dans la paroi du fond et quatre dans les parois latérales, soit en tout dix-neuf niches. Comme matériel, on n'y a retrouvé qu'une seule urne funéraire en terre cuite, remplie d'ossements brûlés, deux petits vases et deux lampes marquées C·CLO·SVC·(Caius Clodius Successus) ; c'est le nom d'un grand fabricant de lampes de la fin du I^{er} et du début du II^e siècle.

Une inscription fut recueillie en 1909 dans la nécropole du Kursaal ² : H. 0,46 ; l. 0,42 ; ép. 0,17. H.L. 0,04.

D M
T·FL·SEXTVS
MIL·LEG·III FE
FL·STIP·XXVI
VIXIT·ANNIS·L
FL·RESTITVS
H B M FC

D(is) M(anibus) | T(itus) Fl(avius) Sextus | miles leg(ionis) IIII Fe(licis) | Fl(aviae), stip(endiorum) XXVI | vixit annis L | Fl(avius) Restutus | h(eres), b(ene) m(erenti) f(aciendum) c(uravit).

La légion III^a Flavia était une légion danubienne. T. Flavius Sextus, qui a servi 26 ans, a dû venir en Maurétanie pour participer à la répression de quelque insurrection. Une épitaphe d'un autre soldat de la même légion a été trouvée à Saint-Leu (*Portus Magnus*) ³. Il est possible qu'un détachement de cette légion ait participé à la répression de la grande révolte qui secoua l'Afrique sous Antonin-le-Pieux et qui entraîna par exemple la construction de l'enceinte de Tipasa en 146-147, comme l'a récemment montré, grâce à une belle découverte, le colonel Baradez.

— (35) Au lycée Bugeaud, en creusant les fondations on a rencontré, sous des tombes arabes et à 8-12 m de profondeur, des sépultures romaines en maçonnerie et en outre trois tombeaux plus importants, sur lesquels il vaut la peine d'insister ⁴.

¹ CHARRIER, B.C.T.H., 1903, p. CCXX-CCXXII ; GSELL (S.), B.C.T.H., 1909, p. CLXXIX-CLXXX et BALLU (A.), B.C.T.H., 1913, pp. 145-146.

² GSELL (S.), B.C.T.H., 1909, p. CLXXX, qui, l. 5, restitue in fine L(ucius).

³ C.I.L., VIII, 9762.

⁴ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 6, 1862, pp. 233, 311-313, 314-315 ; t. 7, 1863, pp. 193-201 (avec plan et vue) ; DEVOULX, l.l., pp. 391-407 ; GSELL (S.), *Mon. Ant. Alg.*, t. 2, p. 60.

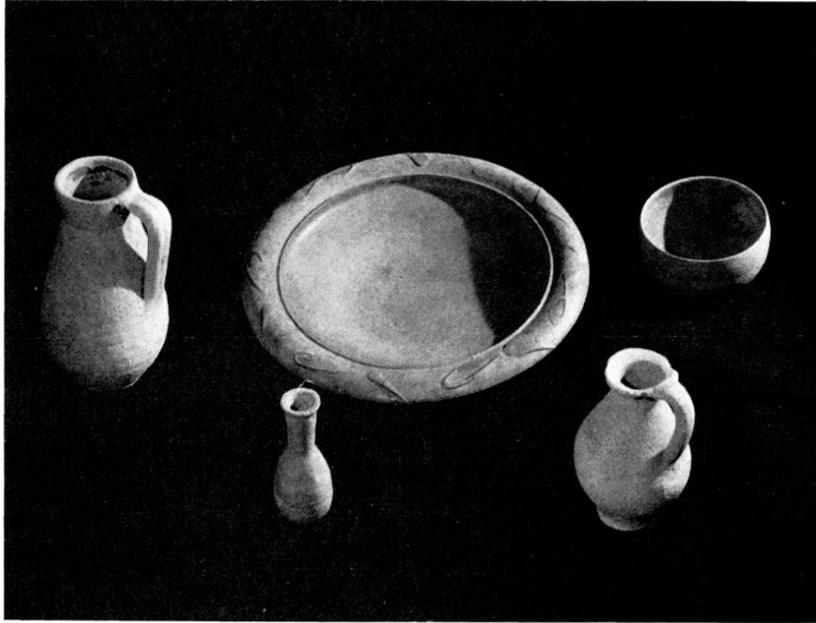


FIG. 19. Poteries.

1) Un **tombeau** de forme cubique, formé d'une fosse construite en blocage et voûtée en briques, découvert en 1862. Il contenait le squelette d'un homme, en qui l'on a pu reconnaître par l'étude de ses caractères anthropologiques un indigène. Le corps était allongé sur trois dalles espacées. On y a retrouvé en même temps : deux assiettes en verre de 0,20 m de diamètre ¹ ; neuf plats en terre rouge, le plus grand orné de feuilles d'eau posées à la barbotine sur le marli ; des vases et bols ; quatre petites lampes, dont deux sont décorées d'un masque et une d'une double corne d'abondance, et quatre clous en fer (de caractère prophylactique peut-être). (Voir les fig. 19 et 20).



FIG. 20. Poteries.

¹ Voir ISINGS (C.), *Roman Glass from dated Finds*, *Archaeologica Traiectina*, II, 1957, n° 43.

2) Un autre **tombeau** fut découvert en 1862 à 8 m de profondeur. Il comportait un caveau long de 3 m, large de 1,20 m et haut de 1,40 m ; couvert de sept dalles juxtaposées, sur lesquelles était posé un blocage de 0,40 m d'épaisseur au point central le plus haut. Il se présentait donc comme une masse parallélépipédique couverte d'une calotte sphérique. A l'intérieur, sur trois côtés, étaient aménagées des banquettes, sur lesquelles était posé le matériel funéraire. Le squelette était orienté est-ouest, la tête du côté de l'est. Parmi le matériel, on a relevé toute une vaisselle, composée de deux plats en terre rouge, dont l'un est orné sur son rebord extérieur de quatre têtes, de deux guirlandes et de deux génies ailés tenant une torche renversée (Eros-funéraires) ; il porte une marque : C·IVL(ius) ; de cinq assiettes en poterie jaune ; de trois vases à deux anses, en poterie rouge, ornés de feuilles d'eau ; de trois lampes, l'une ornée d'une panthère sous un arbre, l'autre à deux becs, ornée d'une tête de Méduse et marquée CONT·RES· ; de trois *unguentaria* en terre cuite ; d'un peigne en ivoire ; de cinq couteaux en fer et de clous.

3) Enfin, à 12,50 m sous le sol, fut découvert en 1863 un **tombeau** important, qui peut donner une bonne idée de ce qu'étaient les tombeaux des Anciens à l'époque du Haut-Empire (fig. 21 et 22). Il comportait deux parties :

— L'hypogée lui-même, de plan carré, reposait sur une base en pierre de 4,22 m de côté ; il avait la forme d'un caveau voûté, haut de 2,68 m et large de 2,24 m, dont les parois étaient creusées de niches ; treize au total réparties de la manière suivante : cinq dans la paroi du fond, à l'ouest (trois en bas et deux en haut) ; deux dans celle de l'est ; trois sur chacun des deux autres côtés. Sous les niches courait une banquette.

— D'autre part, l'entrée, qui se trouvait à l'est et qui était souterraine. Un mur de blocage la masquait. Derrière ce mur, débouchait un couloir, dans lequel s'ouvraient encore deux niches. Une dalle le séparait de la chambre sépulcrale. Il y avait donc en tout quinze niches (*columbaria*) où déposer les urnes cinéraires.

Pénétrant dans le tombeau, voici ce qu'observèrent les fouilleurs :

— dans la niche de droite, qui était fermée par une porte grossière, se trouvait une urne en verre, contenant des os calcinés : le verre est très mince ; le vase a la forme d'un cylindre, surmonté d'un col bas, avec rebord mouluré ; l'anse est large et cannelée. Tout près, gisait une petite lampe en terre cuite à deux becs, dont la queue est ornée d'un aigle debout, regardant à gauche.

— la niche de gauche était ouverte et vide. Sans doute ne fut-elle jamais occupée.

— trois marches conduisent alors à la chambre sépulcrale. L'invasion des eaux et des terres a provoqué ici des destructions fâcheuses du mobilier. On a tout de même pu retrouver trente-trois vases intacts et de nombreux débris. Dans tout ce matériel funéraire — très remarquable par son homogénéité, son état de conservation et son importance numérique — ce sont surtout les vases de verre qui retiennent l'attention. Ils sont de formes, de types et d'usages divers ¹. On remarque :

— des *urnes cinéraires* (fig. 23), elles-mêmes de trois sortes : certaines sont cylindriques, munies d'un col bas, d'un rebord mouluré, très saillant à l'extérieur, et d'une anse plate, large et cannelée. Leurs dimensions sont à peu près constantes : 0,19 m de hauteur, 0,14 de diamètre. La minceur du verre et le faible poids des objets sont extraordinaires. D'autres sont coniques, munies d'un goulot auquel s'applique une anse cannelée. Dimensions et caractéristiques sont les mêmes. Une autre enfin est quasi sphérique, surmontée d'un goulot qui s'évase vers l'extérieur.

¹ Sur ces verreries, voir ISINGS (C.), *Roman Glass from dated Finds*, Archaeologica Traiectina, II, 1957, en part. n° 43, 51, 82, 94, 103 ; et SMITH (R.W.), *Glass from the Ancient World*, 1957.

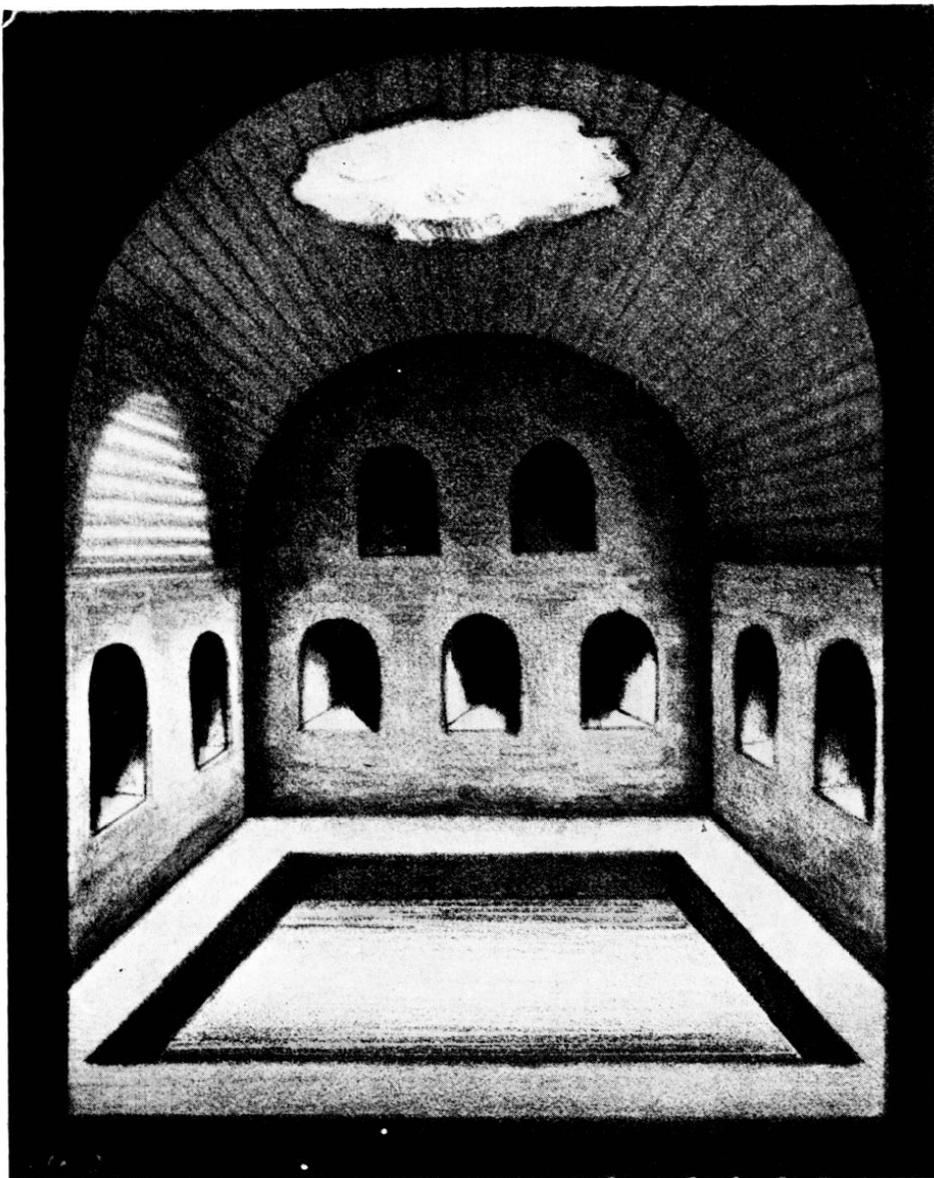


FIG. 21. Tombeau à chambre.

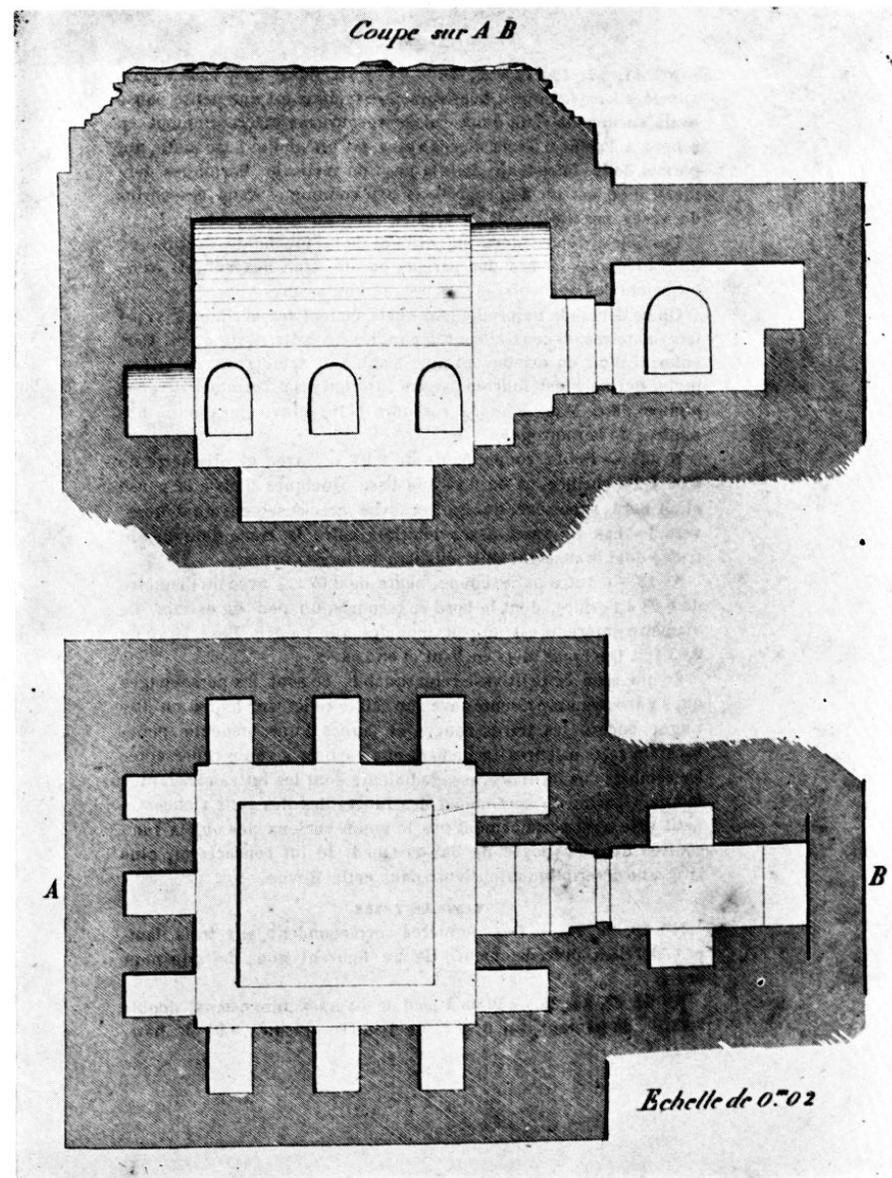


FIG. 22. Coupe et plan du tombeau de la figure 21 (d'après Berbrugger).



FIG. 23. Urnes cinéraires et assiettes en verre.

— des *ampulla* (fig. 24) à panse conique ou sphérique et à col plus ou moins long, tantôt droit, tantôt étranglé à la base. Haut. 0,12 ; diam. 0,16.

— des *unguentaria* (fig. 24) à panse ovale, surmontée d'un col allongé. L'un d'eux, particulièrement haut, mesure 0,18 m pour un diamètre de 0,07. Ce sont ces vases qu'on appelait jadis improprement des lacrymatoires.

— enfin des *gobelets*, dont les bords sont ornés de filets. L'un d'eux portait un décor émaillé particulièrement intéressant, qui a malheureusement disparu à peu près complètement et que l'on distingue difficilement maintenant. Par une astuce de technique, qui a consisté tout simplement à remplir le vase de vin rouge, un photographe a pu cependant faire réapparaître les motifs décoratifs. Et les clichés nous rendent deux combats de gladiateurs (fig. 25 à 27). Quatre personnages sont en action par groupes de

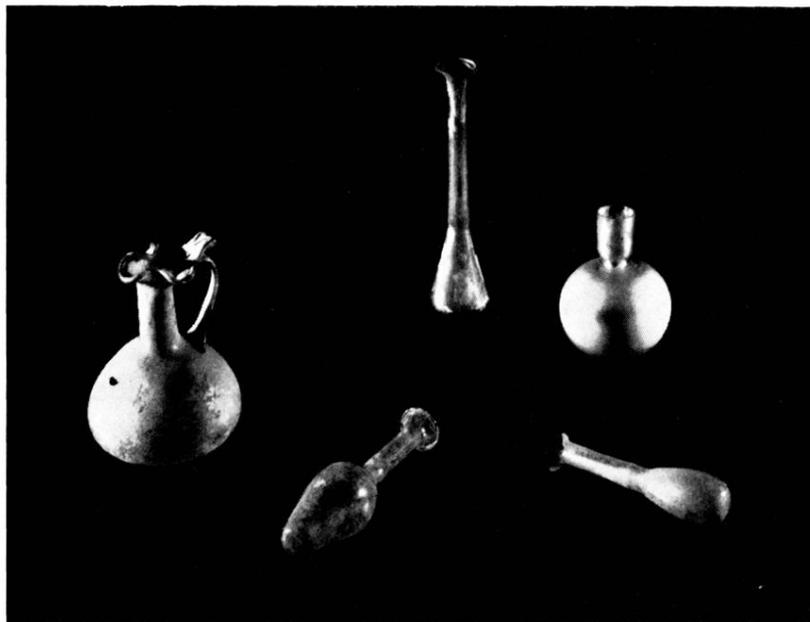
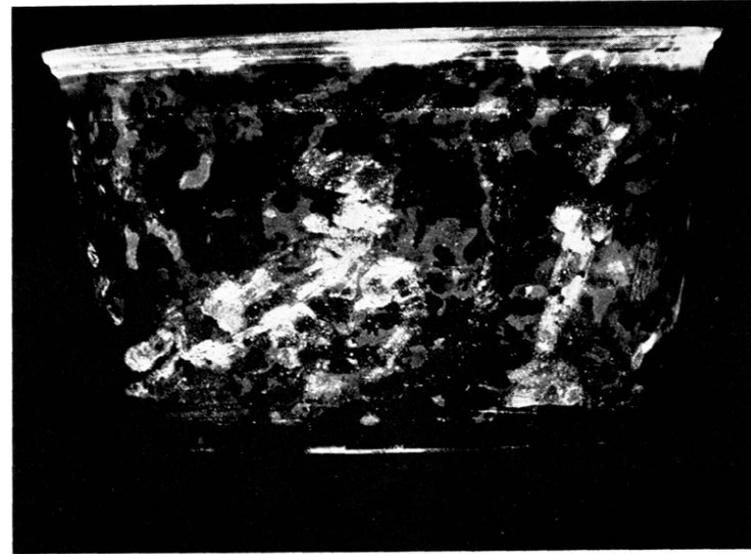


FIG. 24. *Ampulla* et *unguentaria*.

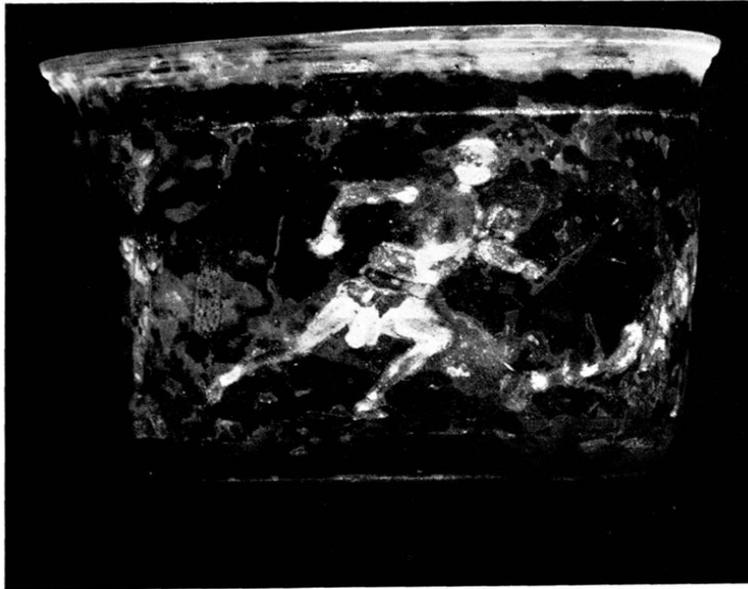


a

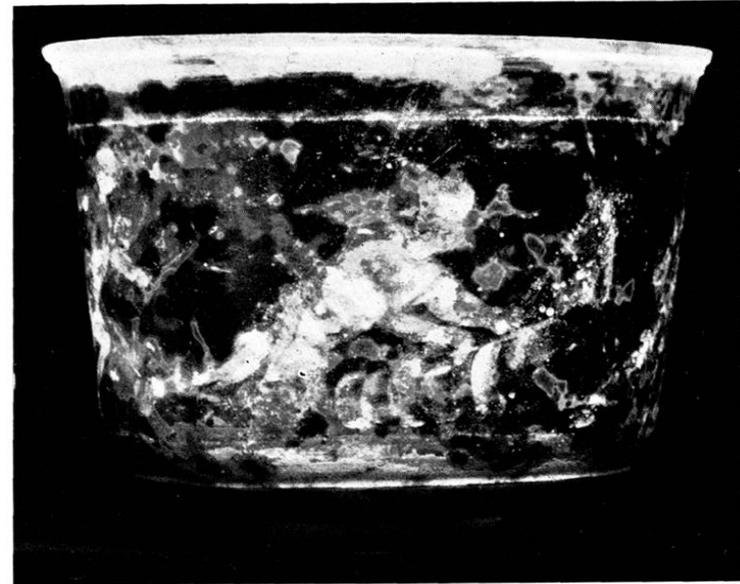


b

FIG. 25 *a* et *b*. Gobelet de verre émaillé.



a



b

FIG. 26 *a* et *b*. Gobelet de verre émaillé.

deux, séparés par une statue (probablement un hermès marquant la limite du champ clos), flanquée de deux palmes et de deux couronnes, une au-dessus de chaque scène ¹. A gauche, un gladiateur au casque empanaché, se protège d'une main par son bouclier et de l'autre attaque avec sa dague (c'est l'équipement thrace). En face, son adversaire vaincu se couvre de son bouclier ; il porte une seule jambière, à la jambe gauche (c'est l'équipement samnite). A droite, le rétiaire se précipite, tête nue, le filet sur l'épaule, une dague d'une main, une tige de l'autre, sur son adversaire, le myrmidon, déjà tombé à genoux, et qui essaie de rattraper le bouclier qui gît par terre, devant lui.

Des verreries de ce type ont été découvertes en plusieurs endroits, depuis Bégram en Afghanistan jusqu'en Gaule ². Le rapprochement avec le verre émaillé de Bégram est particulièrement suggestif parce que celui-ci a été retrouvé dans une cachette avec tout un mobilier très varié et très riche, qui date du II^e siècle - début du III^e siècle. Le gobelet d'Alger appartient à la même époque. Il a été évidemment importé. D'où ? Il est difficile de le préciser dans l'état de nos connaissances. Peut-être d'Alexandrie ? Ou de Syrie (d'Antioche ou de Séleucie) ? Ou d'Italie ?

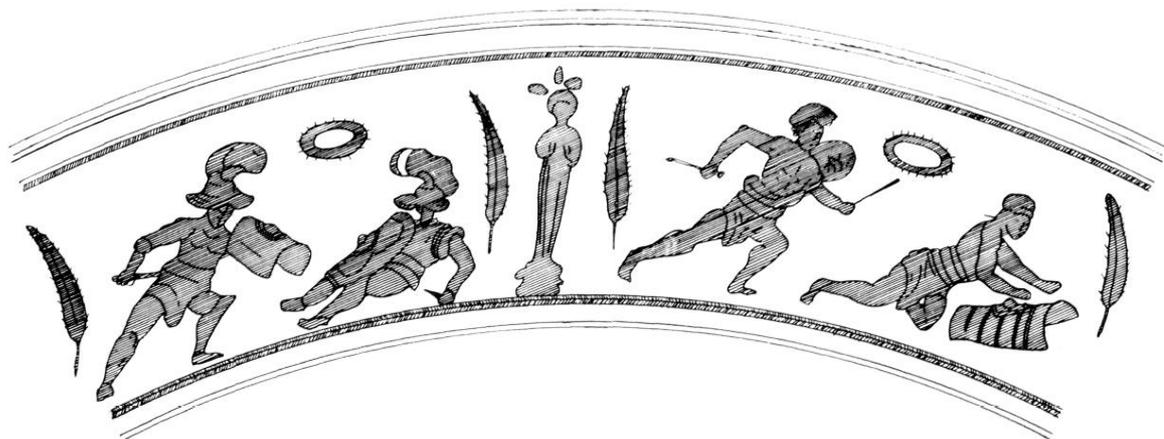


FIG. 27. Gobelet à décor émaillé. Scène restituée par P. Hamelin.

Outre les vases en verre, il y avait aussi des *poteries* et des *lampes*. Parmi les poteries, des plats de formes diverses, qui présentent parfois des caractéristiques intéressantes ; la qualité de la terre, rouge ou brun rougeâtre, est bonne dans l'ensemble ; quelques-unes sont en terre jaune ; les marlis sont décorés de feuilles d'eau et de rosaces. Enfin certaines portent des marques : L·R·P· ou CLO·PRO· ou AVG ou L·ANN ou encore ROIPVS FEC(it).

Avec les plats figurent des vases à anse, à panses plus ou moins sphériques, et des lampes : outre celle de la niche du couloir, deux autres ont été retrouvées ; l'une d'elles était scellée au fond du caveau, à la naissance de la voûte ; l'autre a été trouvée sur la banquette. Elle porte un appendice triangulaire décoré d'un fleuron et sur le réflecteur une rosace. La première est marquée V·VESECA ; la seconde, plus grande et à deux becs, est marquée CARINIA.

Berbrugger a daté l'ensemble de l'époque des Antonins. Il faut peut-être étaler cette approximation chronologique jusqu'au début du III^e siècle de notre ère.

¹ Après HERON DE VILLEFOSSE (A.), *Verres antiques trouvés en Algérie*, R.A., t. 28, 1874, p. 281 ; HAMELIN (P.), *Gobelet de verre émaillé du Musée d'Alger*, Libya, t. 3, 1955, pp. 87-99.

² Les scènes de jeux et de combats sont courantes sur les verres : voir HARDEN (D.B.), *A roman sports Cup*, Archaeology, t. 11, 1958, pp. 2-5.

La principale nécropole se trouvait donc, semble-t-il, au nord-nord-ouest de la ville, comme plus tard à l'époque berbère, puis à l'époque turque et encore aujourd'hui, avec cette différence que le cimetière actuel — dit de Saint-Eugène — se trouve à plus de 2 km du cœur de la cité, tandis qu'aux temps anciens, les cimetières étaient contigus aux remparts.

*
* *

ASPECT ET VIE D'ICOSIUM

Les rues

D'assez nombreux tronçons de voies ont été repérés au cours des travaux d'urbanisme. En relevant leurs traces et en se fondant sur l'orientation des dallages, on peut obtenir une idée assez précise du réseau de rues qui parcourait la ville d'*Icosium*. Il n'est pas toujours facile de les situer exactement sur un plan moderne d'Alger ; le quartier du Vieil Alger qui nous intéresse ici a subi tant de destructions et de reconstructions, le tracé des rues tant de remaniements qu'il est généralement indispensable de recourir aux anciens plans de la ville. Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, les noms de rues souvent disparues aujourd'hui ont été conservés dans le texte qui suit, et l'emplacement des découvertes a été fixé sur la carte d'*Icosium* qui a été établie sur un fond de photographie aérienne toute récente (fig. 38 et 39).

— (7) et (8) rue de la Marine, en plusieurs endroits, ont été signalés des restes d'une chaussée romaine dallée, en particulier en face de la Grande Mosquée et près de la Porte de France. Sous le pavement, se trouvait un égout fait de grandes dalles ¹ ;

— (9) et (10) près de la place du Gouvernement (des Martyrs), une voie dallée devait se diriger du sud-est au nord-ouest sous le Café d'Apollon et l'Hôtel de la Régence ² ;

— (16) amorce d'une voie sous le Vieux Palais dit Jénina ³ ;

— (11), (12) et (13) vestiges d'une voie dallée, orientée sud-nord, suivant à peu près le tracé de la rue Bab-el-Oued d'abord sur le côté est, puis sur le côté ouest de cette rue. Large de 5,60 m à 5,85 m ⁴, elle était bordée de trottoirs de 2,60 m, en arrière desquels se dressaient des blocs cubiques, restes des chaînes de pierres de taille qui armaient les murs des maisons riveraines ;

— (14) voie coupant la rue d'Orléans à angle droit, à une quarantaine de mètres de la rue de la Marine ⁵ ;

— (15) amorce d'une voie trouvée en 1854, dans la rue des Consuls ⁶ ;

— (17) restes d'une voie, vers l'angle de la rue Bab-Azoun et de la rue du Laurier (Kerar-Smaine) ⁷. Des tronçons de cette même voie ont été retrouvés en différents endroits, sur le côté est de la rue Bab-Azoun.

Au terme de cette énumération, il n'est peut-être pas sans intérêt de comparer la carte d'*Icosium*, où une sèche nomenclature de chiffres fixe l'emplacement des monuments, des objets et des rues, qui ont été

¹ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 33 ; R. Af., t. 3, 1858-59, p. 69 ; DEVOULX, *ibid.*, t. 19, pp. 331, 428. On y a trouvé aussi un vase contenant un trésor de plusieurs centaines de monnaies, surtout de Constantin I et de Constantin II.

² BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 33 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 332-385.

³ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 1, 1856-7, p. 305 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 388-389.

⁴ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 34 ; R. Af., t. 3, 1858-59, pp. 68-69 et pl. ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 385-387.

⁵ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 33 ; R. Af., t. 3, 1858-59, p. 69.

⁶ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 3, 1858-59, p. 70 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 332.

⁷ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 35 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 388.

présentés ici, avec un plan d'Alger datant de 1830 (fig. 28). On constatera aisément que, par rapport à la ville antique, la ville basse moderne est en quelque sorte surimposée. Depuis la côte jusqu'au pied de la Casbah d'une part, depuis le lycée Bugeaud jusqu'au square Bresson d'autre part, non seulement elle reste en 1837 dans les limites de la ville romaine, mais elle respecte même l'orientation de ses rues et souvent jusqu'à leur tracé.

Les découvertes

Les découvertes effectuées à l'intérieur d'*Icosium* sont essentiellement, comme il arrive pour toutes les cités antiques que recouvrent des villes modernes, le fait du hasard. Elles se produisent à l'occasion de constructions d'immeubles quand il s'agit de monuments en place, ou de destructions quand il s'agit de matériaux de remploi. Ainsi :

— rue de la Marine, A. Berbrugger ¹, confirmant des observations déjà faites avant lui, signale qu'en creusant les fondations des nouvelles maisons on met fréquemment au jour des fûts de colonnes, des fragments d'entablement, des morceaux d'inscriptions. Selon lui, il s'agit des « débris de la vaste église » mentionnée par El-Bekri, dont il sera question plus loin. L'hypothèse est gratuite. Du moins peut-on dire qu'il y eut là de grandes constructions romaines.

— (31) A l'angle du boulevard des Palmiers et de la rue de la Licorne, les vestiges d'une maison romaine décorée d'une mosaïque ornementale ont été mentionnés à la fin du siècle dernier.

Sous 5 m de remblai se trouvait une salle carrée de 3,50 m de côté, ornée d'une mosaïque noire et blanche, représentant une grande étoile à six raies inscrite dans un cercle et entourée d'une bordure. Elle était en mauvais état. A côté, courait un passage de 1 m à 1,50 m de large, en *opus tessellatum*, formé de petites briques de 0,10 m de long ². A proximité se trouvaient des silos et une grande jarre du type *dolium* : il s'agit sans doute d'une réserve de grains.

Non loin de là fut découverte également une stèle à Saturne, qui a pu être dès l'antiquité transportée et remployée (voir ci-dessous, p. 46-47).

— (32) En perçant le boulevard des Palmiers (ou de l'Amiral-Pierre) on a exhumé deux gros murs perpendiculaires à la mer, près de la rue des Lotophages ; et divers débris (colonnes, pierres de taille, etc.) en d'autres endroits voisins ³.

— (33) 18, rue des Lotophages, sous l'ancienne Bibliothèque, une mosaïque en place et une tête en marbre ont été trouvées parmi les déblais ⁴.

— (29) Entre le boulevard de la République, la rue Duperré et la rue Lamoricière, deux citernes, des caveaux et divers débris antiques furent découverts en 1870, à 4 m au-dessous du sol actuel ⁵. Une petite tête de femme, en marbre, portait des traces de couleur rouge.

— (26) Sous le Palais consulaire, furent aperçus deux murs romains en pierres de taille ⁶.

— Un bas de statue féminine en marbre blanc fut trouvé en 1844 rue des Consuls ⁷. De cette sculpture,

¹ Notice..., p. 25.

² GAVAUT (P.), R. Af., t. 38, 1894, p. 69.

³ DEVOULX, *l.l.*, pp. 312-315.

⁴ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 5, 1861, p. 141 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 416, n° 7 ; pl. II, n° 14 et p. 418, n° 16.

⁵ DEVOULX, R. Af., t. 15, 1871, pp. 474-478 ; t. 19, 1875, pp. 309-312.

⁶ GAVAUT (P.), R. Af., t. 38, 1894, p. 66.

⁷ BERBRUGGER (A.), Notice..., pp. 29-30 et fig. I.

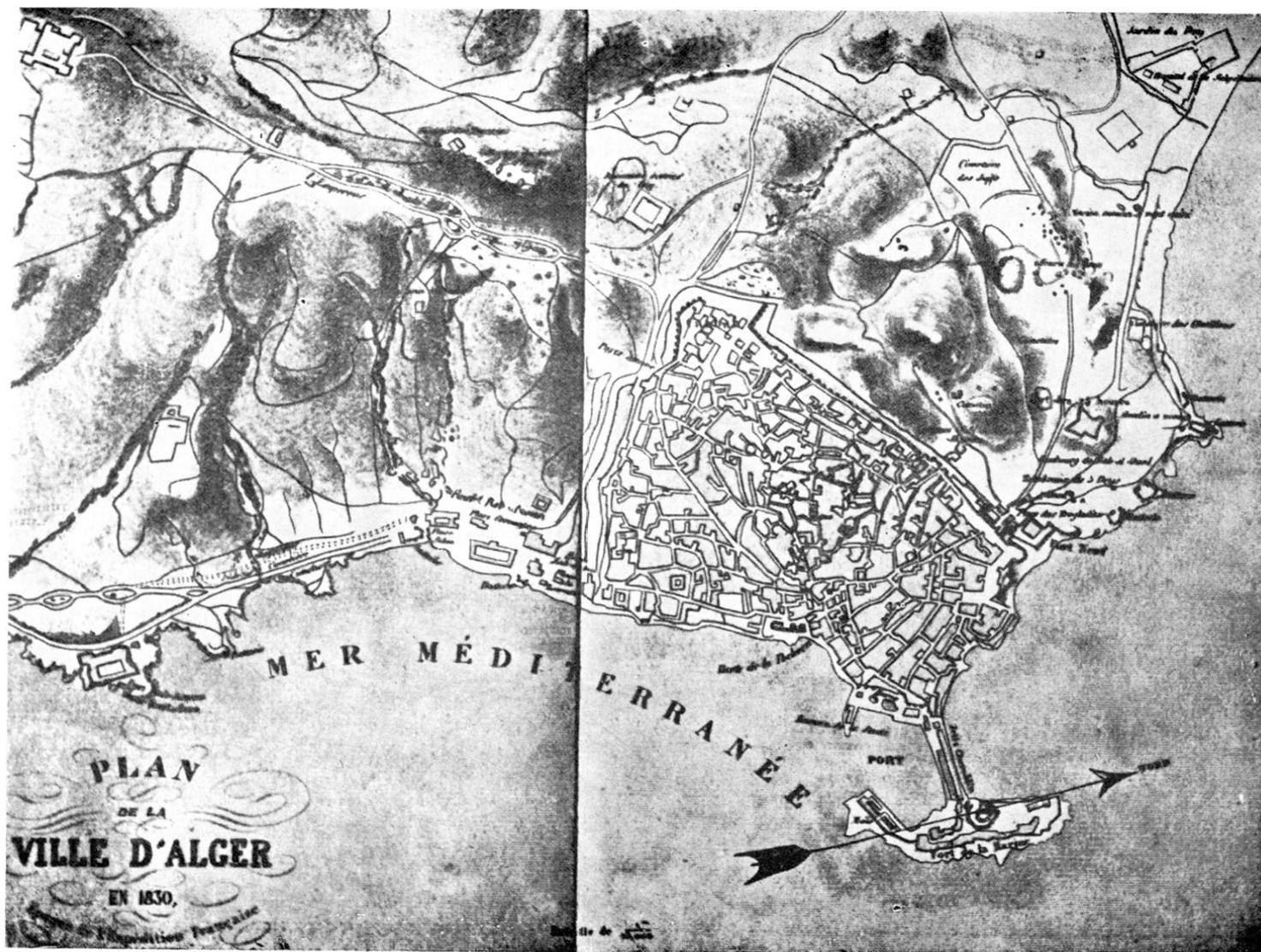


FIG. 28. Plan de la ville d'Alger en 1830.

il ne reste malheureusement que les pieds chaussés de sandales et le bas d'une longue robe. Non sculptée à l'arrière, cette statue devait être adossée à un mur ou installée au fond d'une niche.

Dans cette même rue, les décombres d'une maison recélaient un fragment d'inscription qui paraît mentionner un [p]rae[t(or)] cand(idatus) ¹.

— (23) Vers l'entrée de la rue de la Lyre, « entre les rues de Chartres et du Lézard et l'impasse Jenné », des substructions romaines ont été aperçues ².

— (24) Rue du Vieux Palais, on a relevé diverses substructions, dont quelques-unes en pierres de grand appareil, une base de colonne en place, un conduit antique, des vestiges de mosaïques et un fût de colonne en brèche africaine ³. C'est à cet endroit qu'ont été trouvées aussi la stèle de type punique et la dédicace latine au roi Ptolémée, dont il a été question plus haut.

Non loin de là fut exhumé un **chapiteau** de pilier corinthien ⁴ orné, sous une abaque à fleuron, de trois rangées de motifs (fig. 29) ; deux couronnes de feuilles d'acanthé lisse à retombée prononcée, d'où surgissent sur chaque face deux calices bipartis à tige forte. Ce chapiteau est intéressant à plusieurs points de vue. D'abord parce qu'il est datable. Conformément aux règles vitruviennes, le rang supérieur des acanthes constitue très nettement une zone propre, intermédiaire entre la zone des feuilles inférieures et la zone des calices et des crosses. Mais la différenciation n'est pas totale ; les feuilles de la couronne supérieure naissent à la base même du chapiteau ; on les aperçoit dans les intervalles. Avec le temps, ces intervalles vont se rétrécir pour disparaître presque complètement, les deux rangées de feuilles seront totalement indépendantes, simplement superposées, et les feuilles de la zone supérieure deviendront de moins en moins longues. D'autre part, les tiges des calices sont ici très fortes, et les calices bien ouverts. Avec le temps, les tiges s'aminciront au point de disparaître et les calices se fermeront. Ce chapiteau d'*Icosium* est au contraire remarquable par l'ampleur et l'étalement harmonieux des calices. Enfin, le relief des éléments décoratifs est encore faible. Les acanthes, les calices, les crosses font corps avec la pierre ; elles ne s'en détachent pas comme il arrivera plus tard quand on multipliera les effets d'ombre et de lumière. En bref, ce chapiteau relève d'un art très classique ; fidèle au canon vitruvien, il ne le suit cependant pas en tous points. Les proportions ne sont pas toujours respectées ; déjà on note une recherche des contrastes de lumière et d'ombre. Il est certainement antérieur au III^e siècle. Je crois qu'on ne sera pas loin de la vérité en le datant du II^e siècle et plutôt de la première que de la seconde moitié du II^e siècle.

D'autre part, étant donné ses dimensions, il est certain que ce chapiteau dut appartenir à un édifice important.

— (20) Place de Chartres (Amar-el-Kama), en creusant des fondations de maisons sont apparues des substructions romaines ⁵ et des monnaies du Bas-Empire.

— (38) Enfin, au 11 bis de la rue d'Isly (Ben M'Hidi-Larbi), P. Gavault a signalé la présence d'un mur antique, rencontré en creusant des fondations ⁶ : ce mur était « fort long, à peu près parallèle à la rue d'Isly » et épais de 0,50 m environ, ce qui représente l'épaisseur courante des murs de maisons ou d'édifices romains.

On sait quelle place occupaient dans la vie quotidienne des Romains les *établissements de bains*. La plus grande partie des après-midi s'y passait, et l'on y trouvait non seulement les salles chaudes, tièdes

¹ R. Af., t. 19, 1875, p. 78 — *C.I.L.*, VIII, 9260.

² DEVOULX, *l.l.*, p. 316.

³ BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 5, 1861, p. 153 ; DEVOULX, *l.l.*, pp. 315-316, 419.

⁴ DEVOULX, *l.l.*, p. 417, 11 et pl. II, n° 13.

⁵ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 26 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 315.

⁶ R. Af., t. 38, 1894, p. 67.



FIG. 29. Chapiteau de pilier.

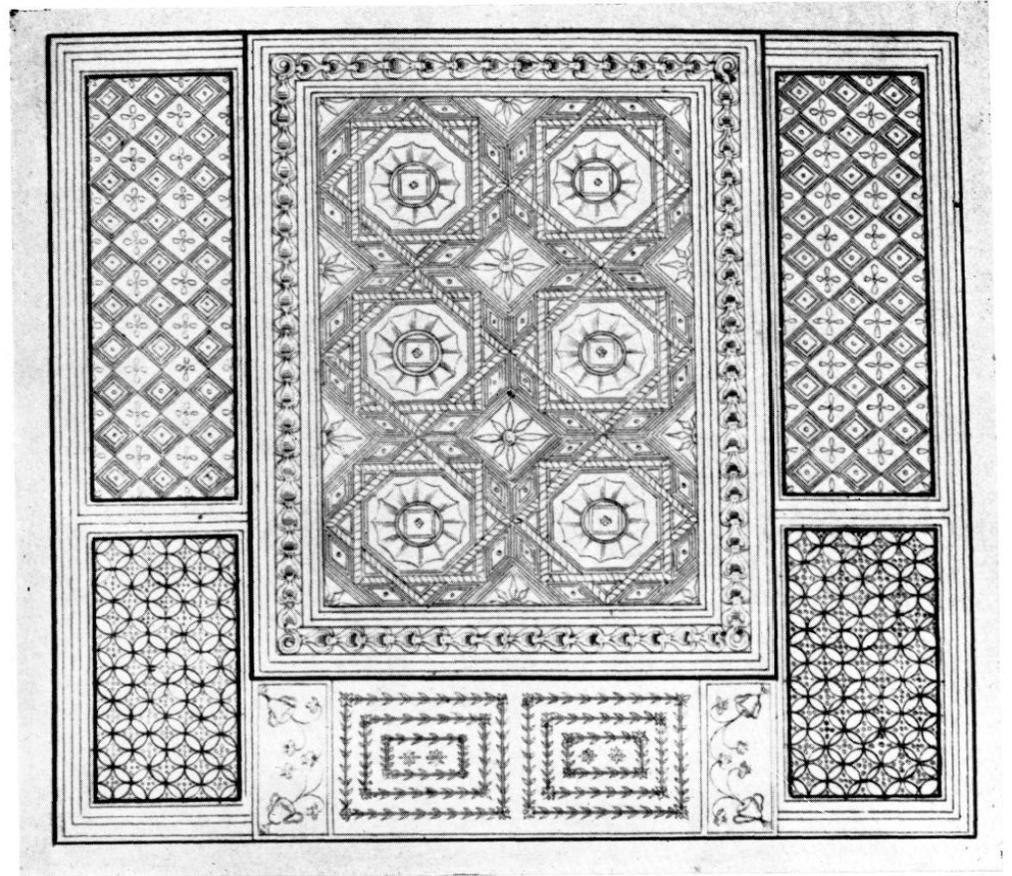


FIG. 30. Mosaïque ornementale (dessin de Berbrugger).

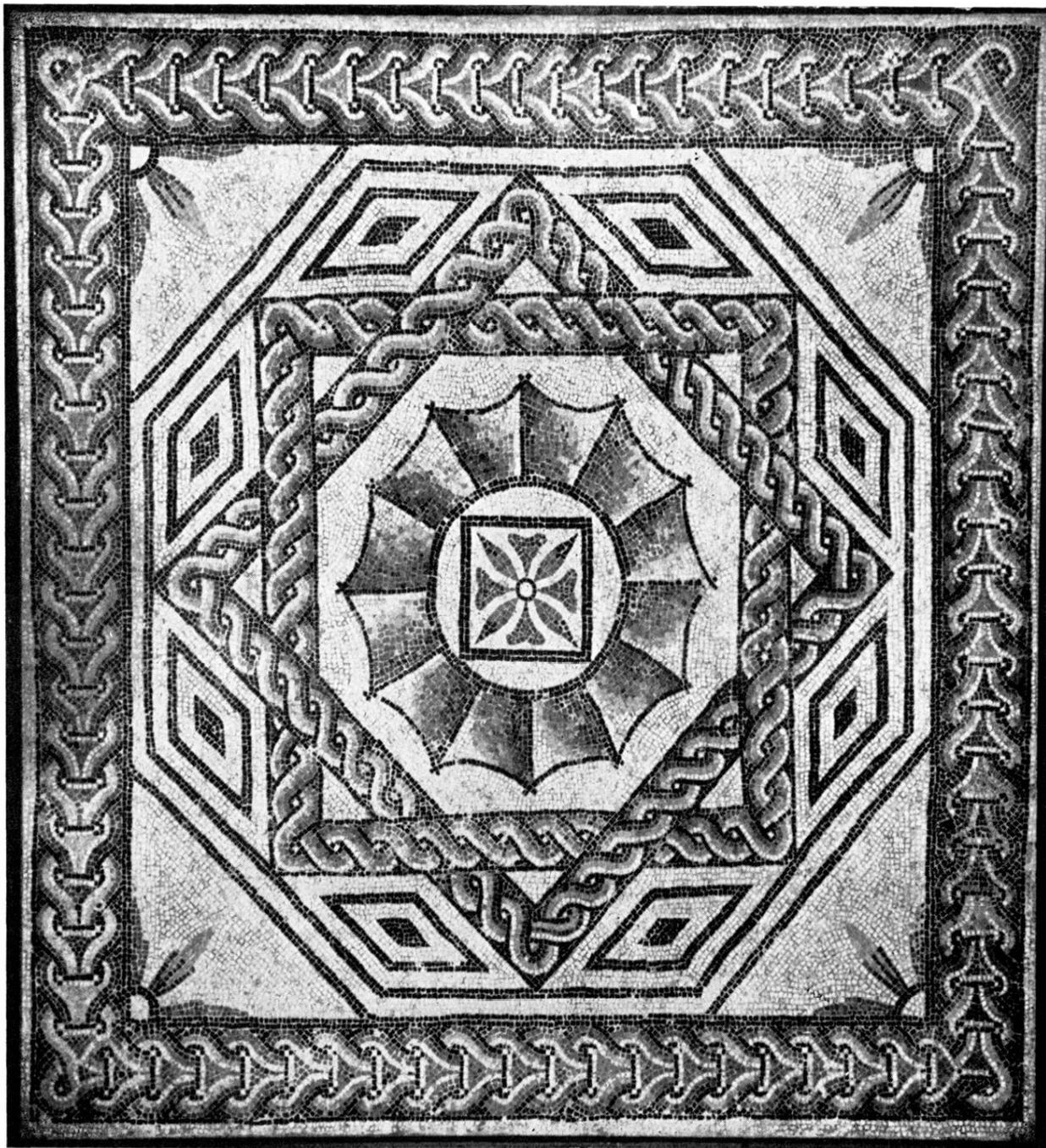


FIG. 31. Détail de la mosaïque ornementale.

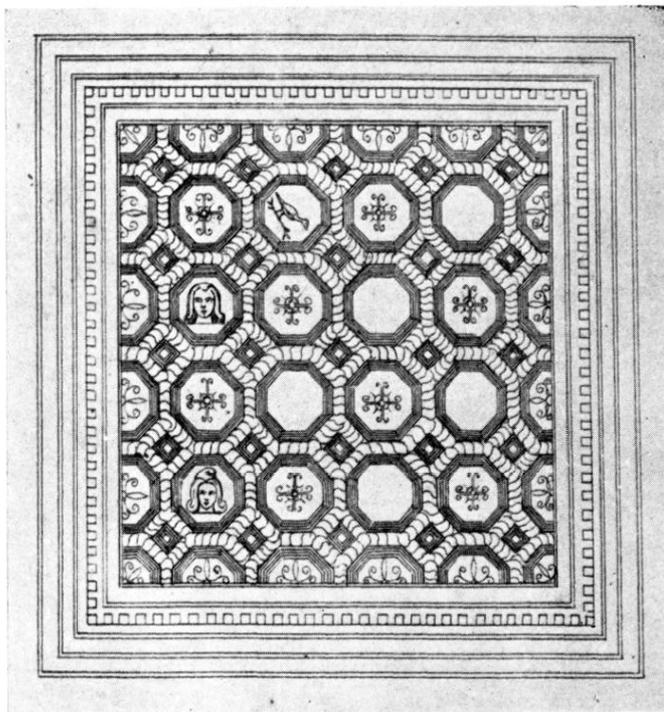


Fig. 32. Mosaïque ornementale (dessin de Berbrugger).

et froides où délasser son corps mais aussi les palestres où développer ses muscles et les salles de conférences et de lecture où l'esprit retrouvait ses droits. Une ville comme Timgad, aux confins septentrionaux de l'Aurès, ne comptait pas moins de quatorze thermes. A *Icosium*, on relève les traces de deux édifices de ce genre : l'un à l'emplacement de la cathédrale actuelle, l'autre sous l'église Notre-Dame-des-Victoires.

— (22) Des **mosaïques** ont en effet été découvertes lorsqu'on établit en 1844 les fondations du portail de la Cathédrale. Elles ont été signalées par Berbrugger dans sa *Notice sur les Antiquités romaines d'Alger*¹. Elles recouvraient quatre citernes juxtaposées deux à deux et communiquant entre elles². Une seule des deux mosaïques a été enlevée. Une grande partie en a malheureusement disparu et n'est plus connue que par le dessin approximatif qu'en a donné Berbrugger (fig. 30). Cette mosaïque purement ornementale comportait un seuil d'accès à un grand rectangle, lui-même flanqué de quatre rectangles plus petits. De tout ceci il ne reste qu'un élément du décor du grand tapis rectangulaire central, rempli de six octogones développés. Il se trouve exposé au musée Stéphane-Gsell (fig. 31), où il se présente sous la forme d'un carré, encadré d'une chaîne aux maillons successivement rouges, verts et jaunes, qui contient un octogone de composition aussi savante que colorée. Il contient en effet lui-même deux carrés entrelacés, que bordent huit losanges. Alors que cette bordure est faite de cubes noirs et blancs les carrés sont décorés de tresses dont l'une est rouge et l'autre vert-jaune. Au centre, une coquille en tons dégradés circonscrit un carré orné de quatre feuilles vertes et de quatre pétales rouges disposés en croix autour d'un disque. L'ensemble de ces couleurs chatoyantes, sans être trop vives, est très agréable à l'œil. Le décor des bordures en tresse

¹ pp. 43-46 et reproduite fig. P. et Q. ; R.A., I, 1845, pp. 556-557 ; DEVOLUX, *l.l.*, pp. 419-424 ; DOUBLET, *Musée d'Alger*, p. 52 ; GSELL (S.), *Mon. Ant. Alg.*, t. 1, p. 201, n° 2, p. 228 ; t. 2, p. 102.

² *Notice...*, fig. N.

de vannerie peut fournir une indication chronologique. Connue des mosaïstes hellénistiques, la tresse orne déjà des pavements à l'époque du Haut-Empire ¹ ; mais elle ne se répand vraiment qu'à partir de la fin du III^e siècle et même du début du IV^e siècle ². A Antioche, la plus ancienne des mosaïques qui comportent ce motif n'est pas antérieure à 450 ³.

L'autre mosaïque comportait un grand panneau carré contenant lui aussi des octogones, séparés par des tresses (fig. 32). Les octogones renfermaient tantôt un décor floral et tantôt une tête humaine ou un oiseau. On a longtemps pris les deux têtes représentées sur la mosaïque pour des masques et conclu que l'édifice d'où provenait la mosaïque devait être un théâtre ⁴. Cette conclusion ne peut évidemment pas être retenue. En revanche, la découverte non loin de là d'une **chaise de bain** romain (21) trouvée au n° 14 de la rue Juba ⁵ — deux autres sièges semblables auraient été trouvés au même endroit (?) — a pu faire penser à un établissement de bains. S. Gsell n'est pas éloigné de croire qu'il s'agit de la « maison de divertissement » décorée de mosaïques, dont parle El Bekri. Il semble que des ruines aient été encore visibles à cet endroit au XVI^e siècle, entre autres les vestiges d'un aqueduc.

— (45) D'autres **thermes** ont été reconnus sous l'église de Notre-Dame-des-Victoires par H. Murat en 1919. Il a noté que les substructions de l'ancien baignoire du corsaire Chiobali (XVI^e siècle) étaient romaines, pour avoir aperçu des chaînages de briques et des voûtes en berceau à plein cintre. Il y a repéré en outre une citerne. Notons que la grande voie décumane, qui traversait *Icosium* d'est en ouest, passe au bord de cet édifice à 2,20 m sous le niveau actuel de la rue Bab-el-Oued.

Sur la vie économique de l'antique *Icosium* on ne sait pas grand-chose. Sans doute le port avait-il quelque activité. Aucun document n'y fait cependant allusion. Tout au plus a-t-on retrouvé dans le quartier de la Marine une pierre de contrepoids d'huilerie et lors de la construction de l'Hôpital Civil de la rue Bab-Azoun ⁶, un moulin romain, qui comprend un mortier à double concavité (*catillus*) tournant, grâce aux deux bras qu'on fixait dans deux encastresments latéraux, autour d'un pilon en granit (*meta*). Dans le voisinage, furent recueillies des tuiles romaines de grandes dimensions. Signalons encore une anse d'amphore estampillée, découverte dans les fouilles du Vieux Palais ⁷.

De la vie religieuse d'*Icosium* quelques témoignages — trop peu hélas ! — nous sont parvenus. On y vénérât certainement d'une manière officielle les grands dieux du panthéon romain et en particulier la célèbre Triade Capitoline, Jupiter, Junon et Minerve. Mais jusqu'ici nulle trace de ces cultes n'a été relevée. Nous avons en revanche deux documents qui nous renseignent sur la religion populaire : une stèle à Saturne et une dédicace à Mithra.

La **stèle votive à Saturne** a été trouvée ⁸ au cœur de l'ancienne ville, à 100 m à peine du port antique.

¹ DORO LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, p. 472.

² La mosaïque du triomphe dionysiaque de Cherchel doit appartenir à cette époque. Cf BERARD (J.), M.E.F.R., t. 53 1936, p. 156-165, pl. I ; PICARD (G. Ch.), *Karthago*, t. 3, 1952, p. 178, n° 15. — Mosaïque d'El-Djem : PICARD (G. Ch.), R. Af., t. 100, 1956, pp. 301-313.

³ DORO LEVI, *op. l.*

⁴ Cf DEVOULX, *l.l.*, p. 420 sq.

⁵ *Notice...*, p. 26 ; DEVOULX, *l.l.*, p. 425, n° 25, pl. I, n° 3 ; DOUBLET, *Musée d'Alger*, p. 49.

⁶ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 28 et fig. B.

⁷ Au musée S. Gsell, sous le n° 364. BERBRUGGER (A.), R. Af., t. 5, 1861, p. 154 ; *Cat. Musée*, p. 95 ; DEVOULX, *l.l.*, t. 19, p. 425. — *C.I.L.*, VIII, 10477, 3.

⁸ HERON DE VILFOSSE, B.S.A.F., 1894, p. 90 ; GAVAULT (P.), R. Af., t. 38, 1894, p. 76 ; pl. I, b — *C.I.L.*, VIII, 20852. En calcaire blanc. Dim. : haut. 0,73 ; larg. 0,55. Voir également LE GLAY (M.), *Saturne Africain, Monuments*, t. 2, Numidie, Maurétanie), Paris, 1966, p. 306.

dans les fouilles d'une maison en construction ; elle paraît avoir séjourné dans l'eau de mer (fig. 33). Elle a l'aspect d'une façade de sanctuaire : un fronton triangulaire flanqué d'acrotères est supporté par deux colonnes ioniques, qui encadrent l'entrée. Dans le tympan du fronton, un croissant entouré de deux astres représente la divinité, entre deux assesseurs. Sur l'architrave est gravée l'inscription : ANTA SVLLAE·SATVRNO V·S·L·A. Lecture qui n'est pas assurée. P. Gavault lui-même a proposé aussi : ANNA SVLLAE F (ilia) et même ANNA PAVLLA·L·F. On restitue donc sous toutes réserves : *Anna Sullae f (ilia) Saturno v (otum) s (olvit) l (ibens) a (nimo)*.

Anna, fille de Sulla, s'est acquittée volontiers, de bon gré, du vœu qu'elle avait fait à Saturne.

Au-dessous, dans l'entrée, deux personnages (féminins semble-t-il) debout sur des piédestals, apportent leurs offrandes, des grappes de raisin, vraisemblablement.

Gavault pense que cet ex-voto n'a pas été apporté d'ailleurs, de *Rusguniae* par exemple. Ce n'est pas l'avis des éditeurs du *Corpus*. Quoiqu'il en soit, il est hautement probable qu'*Icosium*, comme toutes les agglomérations urbaines et rurales d'Afrique romaine, avait son sanctuaire à Saturne, le dieu principal des Africains, maître de l'univers, dispensateur de la fertilité des champs et de la fécondité des familles et des troupeaux, garant de la santé ici-bas et du salut dans l'au-delà.

Quant à l'inscription mithriaque elle a été trouvée rue du Vieux Palais (25), en creusant les fondations des bâtiments de l'ancienne Mairie ¹ (fig. 34).

Ce document suffit à nous apprendre que le culte du dieu oriental Mithra fut pratiqué à *Icosium*. Comme *Rusicade*, comme *Carthage*, *Icosium* était un port, où relâchaient des bateaux venus d'Orient. Or en Afrique le culte de Mithra ne se rencontre guère que dans les centres militaires, comme Lambèse, et dans les ports. Soldats et marins furent les grands propagateurs du mithraïsme. Et on remarque, en parallèle, que les fidèles de ce dieu dont la religion comportait des rites étranges, dominés pourtant par l'idée de pureté parfaite, condition du salut dans l'au-delà, ne se sont guère recrutés parmi les Africains, mais plutôt parmi les étrangers, militaires de la 3^e légion et du *limes*, commerçants, petites gens, esclaves des ports, comme devait l'être cet Aphrodisius, esclave des Cornélii, dont le nom trahit l'origine grecque ou orientale.

***Icosium* chrétien**

L'histoire des origines du christianisme africain est dans l'ensemble fort mal connue. Elle l'est particulièrement dans le cas précis qui nous intéresse ici. Quand la colonie d'*Icosium* devient-elle chrétienne ? On ne peut le dire. L. Leschi a naguère examiné les vestiges du Christianisme antique dans le département d'Alger ² et insisté sur l'obscurité qui entoure les premiers temps du christianisme africain. Le document daté le plus ancien de la Maurétanie Césarienne est une épitaphe de Tipasa, l'épitaphe de Rasinia Secunda



FIG. 33. Stèle votive à Saturne.

¹ BERBRUGGER (A.) R. Af., t. 5, 1861, p. 313 — C.I.L., VIII, 9256.

² L'Algérie Catholique, déc. 1936, pp. 13-32. Cet article a été repris dans *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, 1957, pp. 411-420.

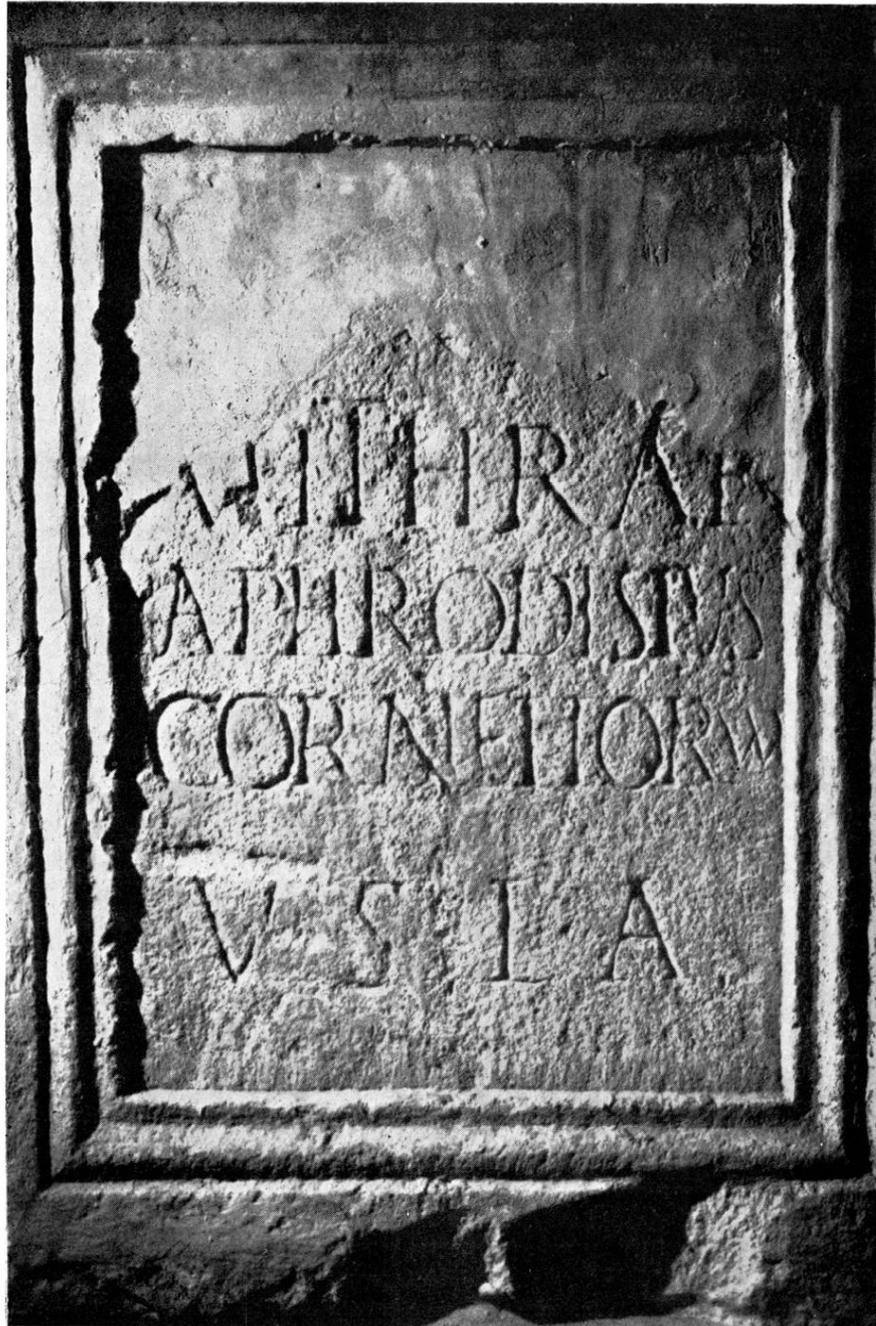


FIG. 34. Dédicace à Mithra.

morte le 17 octobre 238. Ensuite vient une inscription de Cherchel qui mentionne une donation à l'église locale, et cette donation doit remonter à la première moitié du III^e siècle. Avant ces deux dates on ne sait rien. On suppose seulement que le christianisme a pénétré par les ports. Et que, dans ces conditions, Cherchel a dû jouer un rôle primordial.

On sait cependant qu'*Icosium* a eu des évêques. Les auteurs ecclésiastiques nous en font connaître

trois, deux catholiques et un donatiste, ce qui montre bien que, comme *Caesarea*¹ et à l'inverse de Tipasa, où l'on n'a jusqu'ici retrouvé aucune trace du fameux schisme qui divisa l'église d'Afrique à partir des premières années du IV^e siècle, *Icosium* fut touché par la propagande donatiste.

Le premier évêque dont les textes nous ont conservé le nom est précisément le donatiste *Crescens, episcopus Icositanus* que l'on rencontre parmi les participants à la conférence de Carthage de mai 411, à laquelle assistèrent 279 évêques donatistes et 266 évêques catholiques. Cette réunion se termina par la condamnation du schisme et la reconnaissance de l'Eglise catholique comme la seule et véritable Eglise. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que le donatisme s'avoua vaincu. Le conflit, en réalité, va durer plus d'un siècle. Et l'on sait que saint Augustin dut consacrer une bonne part de son activité à la lutte anti-donatiste.

Le second évêque connu est *Laurentius*, évêque catholique qui figure sur la liste des 217 évêques convoqués à Carthage en 418 par l'évêque Aurelius en un concile plénier, qui devait légiférer sur la répartition des paroisses converties et discuter des rapports de l'Eglise d'Afrique avec Rome. Que se passa-t-il exactement ? On ne sait. Il semble d'après une lettre de saint Augustin² que Laurentius a été destitué. Saint Augustin écrit dans sa 209^e lettre — adressée à l'évêque de Rome — que Laurentius peut s'écrier : « ou je dois siéger sur cette chaire pour laquelle j'ai été ordonné, ou je ne dois plus être évêque ».

Il est possible que saint Augustin ait visité la communauté catholique d'*Icosium*. On sait en effet que parmi ses nombreux déplacements, Augustin effectua celui de Césarée³. Le 20 septembre 418, il est dans la capitale de la Maurétanie, où il rencontre l'ancien évêque Emeritus qui a été l'un des principaux orateurs du parti à la conférence précédente. Il trouve un esprit cultivé et servi par une grande facilité de parole. Saint Augustin a raconté comment ils se rencontrèrent sur la place publique et se saluèrent, comment Emeritus se laissa conduire à l'église pour une, puis pour deux conférences contradictoires, sans pour autant se laisser convaincre, comme il arrive souvent dans ce genre de réunion. Comme une lettre de saint Augustin interdit de penser qu'il effectua le long voyage d'Hippone à Césarée (environ 1 000 km) en bateau, il s'ensuit qu'il dut voyager par route, sans doute par la grande route littorale. Et même s'il ne prit pas la route littorale — il dit lui-même dans une lettre qu'il faisait de nombreux détours « çà et là » — il est très possible qu'il se soit arrêté à *Icosium*. Mais ce n'est, on le voit bien, qu'une hypothèse.

Le troisième et dernier évêque d'*Icosium*, dont les textes anciens nous ont légué le nom, est *Victor* qui figure sur la liste des prélats de Maurétanie Césarienne qui se réunirent à Carthage en février 484 sur l'ordre du roi vandale Huneric⁴. Réunion qui devait se terminer d'une manière dramatique. Quelques semaines après son ouverture, le roi vandale fit publier un édit d'extermination du catholicisme. Et à la suite de la lecture d'une profession de foi catholique préparée par les évêques, ceux-ci furent chassés de la ville et un peu plus tard envoyés en exil, les uns dans la campagne africaine, les autres en Corse.

C'est sur cette persécution que se termine le chapitre de nos connaissances livresques sur l'histoire religieuse d'*Icosium*. Les documents archéologiques ne nous en apprennent pas beaucoup plus. Du moins leur présence atteste-t-elle l'existence d'édifices du culte.

¹ Voir GSELL (S.), *Cherchel, antique Iol-Caesarea*, Alger, 1952, éd. mise à jour, pp. 27-29.

² *Coll. Concil.*, I, p. 1250.

³ Voir PERLER (O.), *Les voyages de saint Augustin*, Recherches Augustiniennes, t. 1, 1958, pp. 5-42, en part. pp. 25-26.

⁴ *Notitia provinciarum et civitatum Africae, Mauret. Caes.*, 59.

— (18) Au 18 de la rue Bab-Azoun fut trouvé un **chapiteau** ionique de style chrétien (fig. 35). Peut-être n'était-il pas à sa place primitive ¹.

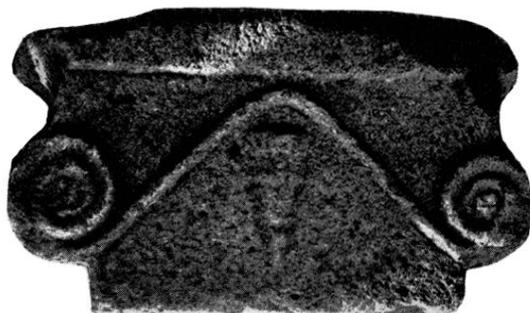


FIG. 35. Chapiteau ionique chrétien.

— (28) Dans les démolitions de la Grande Mosquée, on a d'autre part récupéré un **chapiteau** de l'époque chrétienne, qui portait des traces de peinture ; il fut sans doute réemployé par les Musulmans ². Et près de l'entrée de la cour de la Mosquée, on voyait encore il y a quelques années deux chapiteaux corinthiens grossiers. Mais ces objets ne sont sans doute pas en place.

Le premier — conservé au musée Gsell (fig. 36) — est un chapiteau ionique à trois rouleaux, qui sont simplement une déformation des volutes ; les deux rouleaux extérieurs ont la forme de rosaces à six raies ; celui du milieu, plus petit, est orné d'une feuille (?). Pour trouver un point de comparaison, il faut aller jusqu'en Syrie du Nord, où M. Jean Lassus a mentionné un chapiteau du même type à Qasr Abû Samra,



FIG. 36. Chapiteau ionique chrétien.

au nord-est de Homs ³. Celui-ci paraît dater du VI^e siècle après J.-C. C'est à cette date — c'est-à-dire à l'époque byzantine — que se rapporte aussi le chapiteau d'*Icosium*.

— (19) Rue Bab-Azoun, n° 11, dans la démolition de la caserne des Lions fut exhumé un cadre en

¹ BERBRUGGER (A.), *Notice...*, p. 30, fig. R ; DEVOULX, R. *Af., l.l.*, p. 418, n° 14 et pl. I, n° 6.

² DEVOULX, *l.l.*, p. 417, n° 12 ; pl. II, n° 3.

³ LASSUS (J.), *Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama*, Doc. d'Et. Or., t. 4, p. 157, fig. 158.

Pierre, orné d'une croix monogrammatique ajourée ¹. Il s'agit d'une *fenestella* (fig. 37) carrée qui contient un cercle tangent, dans lequel est inscrite la croix monogrammatique. La *fenestella confessionis* permettait, on le sait, aux fidèles de vénérer les reliques des martyrs en les regardant, voire en les touchant. Elle porte, en tout cas, dans son grillage de pierre, sa date. En effet, parmi les formes variées qu'a reçues le chrisme, la croix monogrammatique simple avec le P grec n'apparaît pas en Afrique avant le V^e siècle.



FIG. 37. *Fenestella confessionis*.

On la voit pour la première fois sur une inscription de Lamoricière (*Altava*), datée de 425 ². Et elle resta en usage pendant tout le V^e et le VI^e siècle.

Tels sont les documents qui, s'ils ne satisfont pas toute notre curiosité du passé, attestent du moins l'existence dans le sol du Vieil Alger de monuments, d'inégal intérêt certes, mais tous — quels que soient leurs dimensions, leurs formes, leur état de conservation — statues, chapiteaux, pierres de taille ou simples tessons de poterie — également témoins de la vie et de l'œuvre de l'homme, de l'histoire de la ville, de ses vicissitudes et de sa continuité.

¹ DEVOULX, R. *Af.*, *l.l.*, p. 425, n° 27 ; pl. II, n° 12 ; DOUBLET, *Musée d'Alger*, p. 48.

² DEMAEGHT (L.), *B.S.G.A.O.*, 1888, p. 89.

Aussi rares que les documents archéologiques, les textes littéraires nous livrent peu de l'histoire d'*Icosium* dans les derniers siècles de l'Antiquité. Grâce à Ammien Marcellin ¹, nous apprenons qu'en 371 ou 372, la ville subit un rude assaut. Un prince maure, remuant et ambitieux, Firmus, se révolta contre Rome. Ayant rassemblé une armée de mécontents — indigènes pressés de se libérer de la contrainte de l'impôt, donatistes persécutés par l'autorité provinciale — il la lança contre les villes côtières. Tipasa sut repousser les rebelles, grâce à la solidité de ses remparts et, dit-on, à la protection de sainte Salsa. Césarée, en revanche, fut prise et incendiée. Et il en fut de même d'*Icosium* qui fut mis à sac. Le général romain Théodose dut intervenir ; et en 373, Firmus lui remit la ville d'*Icosium* avec tout le butin dont il s'était emparé.

Après cet événement, l'histoire d'*Icosium* se dilue dans l'histoire générale de la province de Maurétanie. Aucun fait marquant n'a plus été retenu par les auteurs anciens jusqu'à ce que, l'an 960, le ziride Bologuïn vint y fonder une ville. Alors s'ouvre un nouveau chapitre de l'histoire d'Alger.

Il ne peut être question de l'aborder ici. Jetons simplement un dernier et rapide coup d'œil sur la carte, pour y lire les deux directions qu'a empruntées la ville dans son extraordinaire extension ultérieure. Le tracé des remparts — berbère au XI^e siècle, puis turc au XVI^e siècle — atteste le déplacement de la vie urbaine vers les hauteurs. Or Georges Marcais a bien montré dans une importante étude sur l'urbanisme musulman ² qu'à partir du XI^e siècle précisément les centres vivants de l'intérieur se rapprochent de la côte, tandis que les villes maritimes se replient sur les premières hauteurs proches de la mer. Et cela dans un double souci de sécurité : pour se protéger d'une part contre les tribus nomades pillardes qui envahissent alors la Berbérie, d'autre part contre la piraterie qui, dans Alger au temps des Turcs, constitue, on l'a dit, « une sorte d'industrie nationale ». Comme Ténès et Collo qui se retranchent sur la hauteur, Alger s'entasse dans la Casbah autour de ses points d'eau.

Vient ensuite la conquête française. Les aventuriers de la mer disparus, la Méditerranée n'inspire plus de terreur. A partir de 1830, Alger se déploie largement le long de la côte, à la fois vers l'est et vers l'ouest. En suivant de nouveau l'axe de la grande voie littorale de l'époque romaine, qui à l'intérieur de la ville constituait jadis la rue décumane, Alger, dans son développement contemporain, renoue avec son passé et retrouve sa vocation méditerranéenne.

¹ XXIX, 5, 16.

² MARCAIS (G.), *L'urbanisme musulman*, *Mél. d'Hist. et d'Arch. de l'Occident Musulman*, t. 1, 1957, pp. 219-231 ; voir aussi du même auteur, *Les Jardins de l'Islam*, *ibid.*, pp. 233-244.



FIG. 38. Plan d'Alger antique et médiéval ; les numéros renvoient à la notice sur Alger de S. Gsell et correspondent aux numéros imprimés en caractères gras dans ce texte.

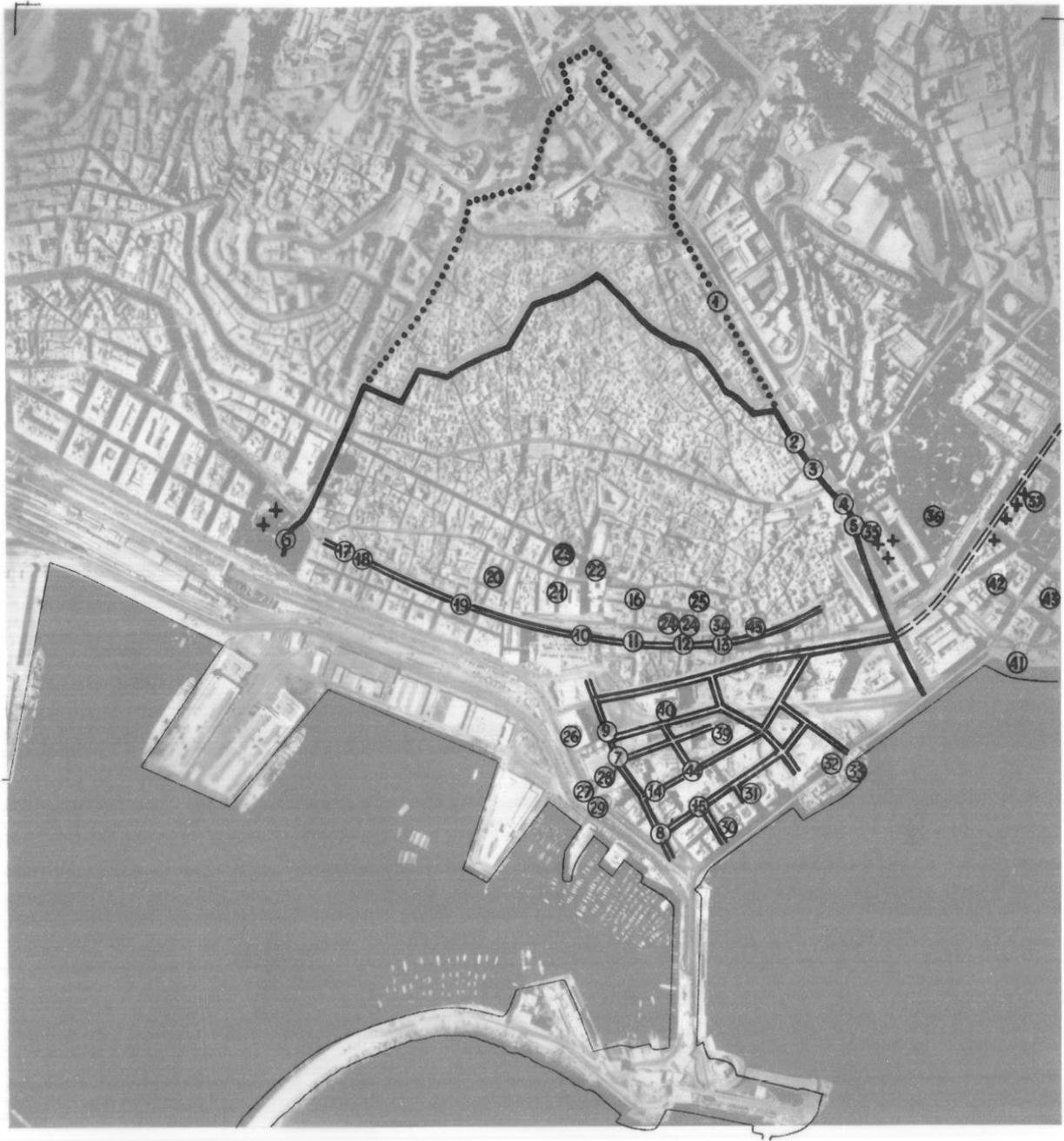


FIG. 38. Plan de la ville antique et moderne. Les numéros correspondent à la notation de l'annuaire de S. Gisebert, correspondants aux numéros de la légende en caractères romains.

- Rempart berbère et, partiellement au moins, romain
- Rempart turc
- === Voies romaines
- ① Vestiges antiques
- + Nécropoles



FIG. 39. Alger antique (photographie aérienne).



FIG. 39. Algier antique (photographie aérienne).

— Rempart berbère et, partiellement au moins, romain Rempart turc === Voies romaines